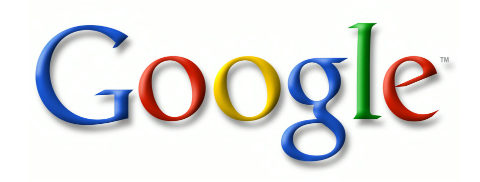


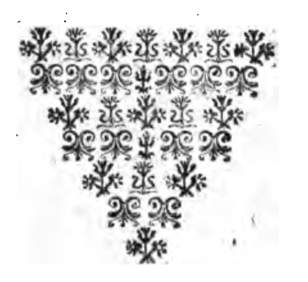
Crébillon, fils;
C. P. J. de


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ATALZAIDE,

OUVRAGE ALLÉGORIQUE.

Parve, nec invideo, sine me,
Liber ibis in urbem.



Imprimé où l'on a pû.

M. DCC. XLV.

rébillon, fils;

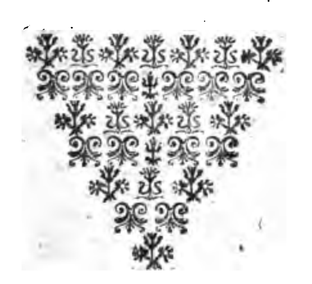
C. P. J. de


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ATALZAIDE,

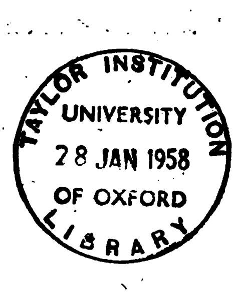
OUVRAGE ALLÉGORIQUE.

Parve, nec invideo, sine me,
Liber ibis in urbem.



Imprimé où l'on a pû.

M. DCC. XLV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 JAN 1958
OF OXFORD
LIBRARY

A VOUS-MESME.

IL eſt d'uſage de décorer le frontiſpice d'un Livre, du Nom Auguſte, Illuſtre, ou Célébre de quelque Protecteur; j'ai calculé Algébriquement les avantages & déſavantages de ces Dédicaces; & j'ai trouvé que le produit de ces derniers, ſurpaſſoit de beaucoup celui des autres, en ſorte qu'il y avoit infiniment plus à craindre de la mauvaiſe

volonté de tous ceux que l'on n'a point choisi, que de la faveur de celui auquel on s'est adressé.

Sentant d'ailleurs, combien cet Ouvrage a besoin de protections, j'ai resolu d'en obtenir le plus qu'il me seroit possible; & pour cet effet, c'est A VOUS, quel que vous puissiez être qui lisez, ou entendez lire cet Ouvrage, c'est A VOUS que je le dédie, & c'est VOUS, exclusivement à tout autre, que je prie de l'honorer de votre bienveillance. Je devrois naturellement m'éten-

dre ſur les grandes qualités, ſur les talens que vous poſſedez, ſur les belles actions que vous avez faites, la ſublimité de votre eſprit, la délicateſſe de votre goût & la perſpicacité de vos lumieres. Mais n'ayant point encore des Mémoires aſſez exacts ſur ce qui vous concerne, je laiſſe une demie page de blanc.,

pour que votre Secretaire, ou Vous même à son défaut, y puissiez écrire tout ce que vous jugerez de convenable à la dignité de ce sujet; & c'est cette consideration qui me fait mettre tout le plus bas qu'il m'est possible.

Combien je suis,

Votre très-humble, & très-obéissant.....

PRÉFACE.

JE me ſuis toujours étonné de ce qu'il n'y a pas un plus grand nombre d'Ouvrages Allégoriques. Tout devroit ici bas prendre cette tournure, puiſque la vie humaine n'eſt le plus ſouvent qu'une Allégorie perpetuelle. Les actions des hommes ont ſi peu de rapport avec leurs paroles, les unes & les autres en ont quelquefois ſi peu avec leurs penſées,

qu'il faut ſouvent, pour découvrir leurs véritables ſentimens, chercher & dans leurs actions, & dans leurs paroles un ſens détourné, qui même eſt quelquefois difficile à trouver.

Mais quoi de plus Allégorique encore que la plûpart des Ouvrages de notre ſiécle! Les penſées y ſont enveloppées d'un ſtyle, très éloquent à la vérité, mais qu'on ne peut entendre ſans en avoir la clef; en ſorte qu'un Lecteur peu au fait, peut comprendre dans ce qu'il lit, quelque choſe de très different, & quelquefois même de très op-

posé à ce que l'Auteur a voulu dire. Je suis cependant obligé de convenir, que ce ne sont pas les choses qui sont difficiles à entendre dans les Auteurs d'aujourd'hui ; ils ne nous en disent que de simples, de communes, & qui même ont été dites avant eux ; c'est une attention de leur part, dont on doit leur sçavoir gré : car si la difficulté de l'intelligence des pensées s'unissoit au peu de facilité de comprendre leur style, il en arriveroit que le Lecteur rebuté abandonneroit des Ouvrages si peu à sa portée. Ils ont donc choisi la partie

de l'Allégorie qui leur a été la plus agréable, & qui convenoit le mieux aux choses qu'ils écrivoient.

Malheureusement, pour moi; j'ai été obligé de me refuser au goût que j'ai pour la mode. La profonde obscurité de l'Allégorie que j'avois à traiter ne m'a pas permis d'avoir un style obscur, de crainte, comme je viens de le dire, d'effaroucher le Lecteur. Au reste, je crois devoir le prevenir qu'il ne doit point s'attendre à pénétrer le sens de cette Allégorie. Nous expliquons aujourd'hui les choses

particulieres du siécle d'Auguste; on est tenté de croire que les Commentateurs ont été les Commis des Secretaires d'Etat, & les Grisons des petits Maîtres de sa Cour. Je me flatte que dans quatorze ou quinze siécles, un homme de Lettres aussi-bien instruit des Anecdotes secrettes de notre temps, que mal informé des principaux évenemens du sien, composera dans un quatriéme étage, des Nottes & des Variantes qui mettront les Lecteurs d'alors, au fait de ce que n'entendront pas ceux d'aujourd'hui. Je ne puis cependant pas

*me défendre d'un mouvement de chagrin, en imaginant, que je ſerai ſi long-tems avant de parvenir à la gloire de l'*infolio; *mais qu'y faire...*

Je tirerai au moins cet avantage de la Briéveté préſente de cet Ouvrage, qu'on l'aura lû, avant d'avoir eu le temps de le prendre en averſion.

Si fortè legatur;
Sit, licet uſque malus, non odioſus erit.

ATALZAIDE, OUVRAGE ALLÉGORIQUE.

Erubuit, posuit que meum Lucretia Librum,
Sed coram Bruto, Brute recede, leget.

CHAPITRE I.

Qui n'est point commencement.

NON, interrompit-il, adorable Princesse, mes malheurs & mon amour sont la seule chose qui puisse égaler votre beauté. Je

vous le jure par Eſwara ; je n'ai jamais ſenti pour aucun Objet cette brûlante ardeur qui me devore, & la vivacité des ſentimens que vous m'inſpirez doit être le garant de leur durée. Prince, lui répondit Atalzaide, il m'eſt doux de m'en flatter ; mais une premiere vuë ne produit pas dans le cœur des perſonnes de mon ſexe un effet auſſi rapide ; & vous auriez peu ſujet de vous applaudir d'un triomphe que vous devriez à vos premiers efforts. Le Prince alloit répondre

ſans doute, lorſque l'attention de la Princeſſe fut détournée par l'Objet qui lui étoit le plus cher au monde : c'étoit une Licorne de la petite eſpéce, de la hauteur environ d'un Lévrier d'Angleterre, & differente ſeulement de ces animaux par une corne d'yvoire longue de deux pieds environ, qui s'élevoit au-deſſus de l'œil droit, entre les deux oreilles & lui donnoit une phiſionomie de fantaiſie, à qui le Prince fût obligé de donner des louanges. Le récit de ſes gentil-

lesses dura beaucoup plus long-tems que le Prince ne l'auroit désiré, & il fût même obligé de se lever pour lui aller chercher à boire; & lorsqu'après avoir carressé sa Maitresse, elle se fut couchée sur un carreau de velours bleu qui étoit auprès d'elle, le Prince continua en ces termes. Je sens la justice de vos soupçons, je vous suis inconnu; l'évenement extraordinaire qui m'a procuré l'entrée de cet appartement devroit sans doute vous parler en ma faveur, si une per-

ſonne auſſi ſingulierement belle ne devoit être accoutumée aux Avantures les plus extraordinaires, & les regarder même avec indifférence. Un coup d'œil paſſionné qu'il jetta en même temps ſur la Princeſſe, interrompit ſon diſcours, & le livra aux plus flatteuſes eſpérances. Elle étoit couchée, comme on peut penſer ſur une chaiſe longue, & dans ce moment, il lui prit un évanouiſſement qui augmenta en même tems ſa beauté, & les déſirs de ſon Amant : ſes beaux yeux

étoient fermés, sa tête penchée négligemment, nul mouvement dans le reste de son corps, à peine une douce respiration faisoit-elle connoître qu'elle étoit vivante. Le Prince avoit trop lû de Romans, sçavoit trop de Chansons, pour ne pas sentir tous les avantages d'une pareille situation; il baisa tendrement la main d'Atalzaïde, & devenant ensuite plus témeraire, il portoit la sienne au bas de sa robe, lorsque la Licorne qui étoit auprès, lui donna un si furieux

coup ſur les doigts, en lui laiſſant tomber ſa corne ſur la main, qu'il la retira promptement par un mouvement machinal dont il ne fut pas le maître. La Licorne en même tems ſauta ſur le giron de la Princeſſe, & tenant ſa corne comme une lance en arrêt, menaçoit le Prince de tous côtés, & ſe préſentoit toujours pour s'oppoſer à ſes entrepriſes. Après pluſieurs tentatives inutiles, il comprît enfin, que l'heure de ſon bonheur n'étoit pas venue ; il jugea cependant que pour ſa

réputation il ne falloit pas aller appeller de ſeçours étranger ; d'autant plus qu'Atalzaide ne paroiſſoit ſouffrir aucun mal : il s'aſſit ſur un ſopha, fort éloigné d'elle. La Licorne ſe coucha ſur les genouils de ſa maitreſſe toujours diſpoſée à la défendre. Les regards inquiets du Prince ſe fixerent par hazard ſur un livre qui étoit dans le coin d'un canapée; il l'ouvrit preſque ſans réflexion : mais les premieres paroles attirerent bien-tôt toute ſon attention, & le détournerent des fâ-

cheuſes idées que ſon malheur lui avoit cauſées. Voici ce qu'il contenoit.

CHAPITRE II.

Devinez.

PUiſque mes Amours ſont la cauſe des évenemens extraordinaires de votre vie, il eſt juſte, ma chere fille, que vous en appreniez l'Hiſtoire, & puiſque je dois être ſi long-tems éloigné de vous, je déſire que vous ſçachiez la cauſe des ſentimens contraires qui combattent ſans ceſſe

dans mon cœur. Vous êtes ma fille, & je ne ſuis point votre pere. Wiſtnou transformé en Courtiſan, vivoit inconnu dans mes Etats ſous le nom de Vainana *. L'envie, & l'ambition le dévoroient : c'eſt une des Loix, ſans doute, de toutes ſes tranſmigrations de ſe revêtir de tous les ſentimens des perſonnages divers qu'il répreſente. Il fit long-tems des efforts inutiles, pour être ad-

* Cinquiéme transformation de Wiſtnou, quand il vint pour combattre Belli....

mis dans mes parties de plaisir secrettes ; il avoit demandé plusieurs fois d'être de mes voyages de Bagredir : & ayant pénétré qu'il ne devoit mes refus, qu'à l'extrême ennui qu'il me causoit, il tourna contre moi seul les désirs de vengeance que lui inspiroit le ver de la jalousie qu'avoient fait germer dans son cœur les préferences que je donnois à d'autres de mes Courtisans. La Sultane Reine, votre mere, qui m'avoit apporté en Dot des Etats considérables, cette lumiere

de ma vie, qui m'étoit plus prétieuse encore par les trésors de sa beauté, que par ceux de sa puissance, ne m'étoit unie que depuis très peu de tems. Si notre Mariage m'avoit fait vaincre les obstacles qui séparoient nos cœurs, mon amour n'avoit point encore triomphé de sa délicatesse; je possedois son cœur, ses appas se défendoient encore; je la voiois ordinairement les soirs, lors qu'après avoir donné la journée entiere aux affaires du Divan, je me retirois dans mon

mon Serail ; & j'allois passer auprès d'elle des momens délicieux. Je la trouvois dans nos premieres conversations, sensible, délicate & tendre ; mais, hélas ! depuis un jour que je crus qu'elle alloit se rendre à mes pressantes sollicitations dans ce moment même, où je me croyois prêt de posseder l'unique bien qui pouvoit me toucher, un instant de sommeil s'empara de mes sens. Je la trouvai à mon reveil modeste & reservée, & les promesses prirent la place

des transports que j'attendois. Depuis ce jour, & pendant huit mois entiers, j'ai éprouvé les mêmes disgraces; les transports les plus vifs, les caresses les plus engageantes commençoient toujours nos entretiens : je la pressois de me rendre heureux, ma félicité sembloit faire son unique objet ; elle s'indignoit de mes reproches comme d'une sensible offense; elle me disoit même tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Je ne comprenois rien à ses discours. A des explica-

tions plus embrouillées encore, ſuccedoient les avant-coureurs des plus doux transports; & lors qu'enchanté du bonheur qui ſembloit s'offrir, je croyois le torrent des délices prêt à ſe répandre ſur moi, un moment d'aſſoupiſſement qui me ſurvenoit tout-à-coup, rendoit à Zarnerou toute ſa rigueur, & me replongeoit dans le déſeſpoir. Je la quittois, & de ſes entretiens ſi peu ſatisfaiſans pour moi, je ſortois plus anéanti que je n'aurois pû faire du rendez-vous le plus délicieux.

Un jour, que l'excessive chaleur obligea le Divan à se séparer beaucoup plûtôt qu'il n'avoit coutume, je ne voulus point aller à la chasse, comme c'étoit mon usage : mon Amour quoique malheureux me rendoit ennemi de tous les autres plaisirs. Content de pouvoir m'en occuper, je volai vers Zarnerou long-tems avant l'heure accoutumée ; la vivacité de sa tendresse sembla se redoubler encore. Sensible à cette marque de mon empressement elle me prodigua

les plus tendres careſſes ; jamais nos entretiens n'avoient commencé avec tant de vivacité, je me crus heureux, & je l'étois en effet au commencement de nos converſations. Je voulus achever mon bonheur ; loin de s'oppoſer à mes entrepriſes, Zarnerou ſembla les favoriſer. Honteux de me livrer toujours à un ſommeil que je combattois inutilement, je n'oſois, & Zarnerou elle-même m'encourageoit par des diſcours que je ne pouvois comprendre. Enfin,

quelle fut ma joie de m'appercevoir que je pouvois être heureux ! mes premiers efforts me reüssirent, je ne m'endormis point. La tendre Zarnerou loin de m'opposer la moindre résistance, offrit elle-même à ma vûe ce temple de la félicité, cet objet si cher à mes désirs, & après lequel je soupirois avec tant d'ardeur. Mais, hélas! quel fut mon désespoir, lorsque pensant allumer en elle les premieres éteincelles d'un feu jusqu'alors ignoré, je m'apperçus qu'elle étoit gros-

ſe, & déja même fort avancée. Furieux à cette vûe je tirai mon Cangiar; & je déliberois dans quel cœur je devois le plonger, quand la violence du ſaiſiſſement m'ôtat tout-à-coup l'uſage de mes ſens. Je tombai ſur le lit de Zarnerou, mon ame abandonna mon corps; mais un pouvoir inconnu l'empêcha d'aller dans le ſéjour qui lui étoit deſtiné, & la retint dans les airs. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis auſſitôt mon corps ſe ranimer; cet inſtant avoit été ſi court,

que Zarnerou n'avoit pû s'appercevoir de mon trouble ; trop occupée du plaisir auquel elle s'attendoit, elle ne fit aucune attention au Cangiar qui tomba en même-tems à terre. Je vis sur mon visage les expressions de la joie la plus vive succeder à celles du désespoir le plus affreux. Je vis mes propres yeux briller d'un éclat nouveau ; que dirai-je, enfin ! je fus témoin de l'outrage que je me faisois à moi-même. Mon cœur nageoit dans une Mer de félicités

que je ne ſentois pas. Déſeſ-
peré de mon propre bon-
heur, je voulus m'écrier; les
organes de ma voix, loin de
m'obéir, exprimoient au
contraire tout ce qu'inſpire
la volupté la plus flatteuſe.
En un mot, je fus le ſpec-
tateur de ce qui faiſoit en
même-tems mon triomphe
& mon déſeſpoir. Ah! dis-
je alors en moi-même, en-
fant malheureux, funeſte
fruit d'une perfidie involon-
taire puiſſe-tu faire éprou-
ver un jour à quelqu'un auſſi
malheureux que moi une

destinée semblable à la mienne ! Puisse, ton Epoux, si tu-es fille, ne jamais avoir les prémices de ton cœur, & ne te faire jamais éprouver que des plaisirs qu'il ne t'aura point fait connoître ! Puisse-tu, si tu-es du même sexe que moi..........



CHAPITRE III.

Que vous lirez par maniere d'acquit.

EH bien, Prince, s'écria alors Atalzaide, ſerez-vous encore long-tems enfoncé dans la lecture? Quelqu'agréable qu'il ſoit de s'orner l'eſprit, après les ſentimens que vous m'avez témoigné, j'oſe me flatter que ma converſation vous paroîtra préferable. Divine

étoille du matin, répondit le Prince, j'avoue que pour un moment l'Amour avoit fait place à la curiosité; mais que dis-je! sans doute, vous étiez toujours l'objet de mes pensées; & ce doit être à vous.... Oui, lui dit la Princesse en rougissant, je suis la fille du Prince Cornukan, dont vous venez de lire l'Histoire, & l'évanouissement dont vous venez d'être témoin est une suite de la priere que mon pere avoit fait à Brama. Si vous restez ici quelques jours, & que

vous méritiez ma confiance, je pourrai vous en apprendre davantage : mais vous ne trouveriez pas dans ce livre l'éclairciſſement des évenemens qui en ſont la ſuite. Apprenez-moi du moins, lui dit le Prince, car il ſeroit incivile de lire devant vous, l'Hiſtoire de votre Pere. Wiſtnou, lui dit-elle, obligeoit ſon ame par un pouvoir ſurnaturel de ſortir de ſon corps, dans l'inſtant où il étoit plus à ſouhaiter pour elle d'y reſter. Revêtu d'un corps fantaſtique, il s'entre-

tenoit avec une fantaſtique image de Zarnerou dont il éprouvoit les refus, tandis que Wiſtnou jouiſſoit de ſon bonheur. C'eſt ce dont Wiſtnou daigna l'inſtruire, quand il lui rendit ſon corps, avec promeſſe de ne le lui plus ravir. Zarnerou n'eut pas de peine à calmer mon Pere, ſa tendreſſe étoit la cauſe de l'outrage qu'il lui faiſoit; mon Pere fut toujours heureux depuis, & ne pouvant être jaloux que de lui-même, il fût à l'abri de tous les ſoupçons.

Moins tendre, peut-être qu'il ne l'étoit avant d'être certain de sa félicité : car j'ai oui-dire que pour être parfaitement heureux en amour, il faudroit que notre sexe joüit toujours, & que le vôtre ne joüit jamais.... C'est ce dont je ne conviendrai assurement pas, répondit le Prince, ce seroit une matiere à traiter philosophiquement, dans un autre tems que celui-ci. Mais de grace, achevez de m'apprendre..........

Il ne seroit pas juste, interrompit Atalzaide, que vous

fussiez entierement au fait de ce qui me regarde, tandis que je ne sçais encore aucun des évenemens de votre vie; & pour me persuader de cette vive tendresse que vous dites n'avoir jamais senti pour d'autres que pour moi, il faut m'instruire au moins des raisons qui vous ont conduit ici, & des objets de votre voyage. Uniquement occupé de mon amour, répondit le Prince, à peine en ce moment, puis-je me rappeller mes Avantures: cependant, puisque c'est

vous

vous donner une marque de ma tendresse, je ne differerai pas plus long-tems.

Ne me demandez ni mon nom, ni ma Patrie, il me seroit impossible de vous les réveler. S'il est ainsi, interrompit brusquement Atalzaïde, gardez vos secrets & votre histoire : je n'aime pas le mistere. C'est me faire injustice, continua le Prince, d'imaginer que je puisse avoir quelque chose de caché pour vous : mais comment voulez-vous que je vous aprenne ce que je ne sçais

le ſoin de ſes affaires, ſortit du cabinet, & trouvant au pied de la terraſſe par laquelle il étoit entré un Dromadaire magnifiquement enharnaché, il monta deſſus ſans s'embaraſſer à qui il appartenoit, & ſuivit en s'abandonnant à ſes réflexions le chemin que cet Animal voulut prendre.

CHAPITRE IV.

Qui vous apprendra pourquoi.

IL chemina, bût, mangea des Dattes & des Cocos; dormit, entendit chanter des oiseaux, & vit danser des Singes pendant plusieurs jours dont je ne sçais pas au vrai le nombre.

Toujours réflechissant, & toujours guidé par son Chameau, il entra un soir dans

un jardin dont il trouva la porte ouverte ; la beauté des arbres, la fraîcheur des eaux, & le vif émail des fleurs dont il étoit orné n'eûrent pas le tems d'attirer ses regards : cinquante jeunes Esclaves magnifiquement vêtues, & si belles qu'on les auroit prises pour les Epouses de Wistnou, se présenterent à lui d'un air riant, & pressqu'aussi-tôt se prosterner à ses pieds. Les unes s'empressent d'arrêter le Chameau par la bride ; d'autres s'emparent des étriers, tandis

qu'un vieil Eunuque noir témoin & dépositaire de la vertu de ces jeunes Beautés, présente son dos pour servir de dégré au Prince pour descendre de dessus son Chameau. Lui, toujours distrait, se laisse presque sans réflexion conduire vers un pavillon de toilles décorée d'arbres doublé d'un satin de la Chine peint & brodé, sous lequel étoit un bain délicieux.

Là, les jeunes filles le quitterent avec une profonde reverence ; cinquante Escla-

ves noirs le reçûrent avec un respect aussi soumis. Personne ne lui parlant, il n'eut jamais rien à répondre; on le deshabilla, on le mit au bain, on lui servit ensuite un souper magnifique, & on le conduisit après dans un appartement où les parfums, les plus exquis de l'Arabie repandoient une odeur délicieuse. Il y entra seul. La Belle Sultane qu'il y trouva l'apperçut à peine qu'elle se précipita dans ses bras. Flambeau de mes jours, unique Objet de ma tendresse, mon

Epoux,

Epoux, mon Seigneur & mon Maître, lui dit-elle, eſt-ce vous que je revois enfin, après une abſence qui m'a ſemblé auſſi longue que l'eſpace qui ſépare la Terre du Ciel empirée qui eſt au-deſſus des huit Mondes? Quel plaiſir de vous revoir, ſi vous m'êtes toujours fidéle! Que dis-je! Ah! quand même vous oublieriez votre Eſclave, ne ſeroit-elle pas toujours trop heureuſe de jouir de votre préſence?

Le Prince, que rien n'avoit étonné jusqu'alors ne

put s'empêcher d'être embarrassé un moment. La tendresse de Nour, c'étoit le nom de la Sultane, l'empêcha de s'en appercevoir. Il se remit, & répondit du mieux qu'il lui fut possible aux flatteuses expressions de la Dame. Miroir de beauté, lui dit-il, enfin, que tardez-vous à me rendre le plus heureux de tous les hommes! tout semble nous inviter ici à goûter les plus doux plaisirs. Nour frappa aussi-tôt des mains; plusieurs Esclaves vinrent emporter les flam-

beaux dont le nombre prodigieux rendoit une lumiere égale à celle du Soleil. Le Prince resta seul avec Nour. L'image d'Atalzaide étoit trop empreinte dans son cœur pour qu'il pût être sensible à d'autres charmes. Les desirs lui tinrent lieu d'amour. La nuit lui étoit favorable, son imagination heureusement le seconda, il adressoit en secret à Atalzaide, tous les hommages que la beauté de Nour lui arrachoit. Il se flattoit de la tenir dans ses bras;

& peut-être ſe trompoit-il moins qu'on ne penſe.

Enfin, lorſqu'après un ſommeil tranquille il eut de nouveau invité Nour à ſaluer le retour de l'Aurore, il crut qu'il étoit tems qu'une converſation plus ſérieuſe ſuccedât aux amuſemens de la nuit. Il déſira de s'inſtruire du lieu où il étoit. Tandis qu'il en cherchoit les moyens, le nom de Ruſtem lui revint en mémoire. Il demanda à Nour ſi elle le connoiſſoit, & ſi ſa demeure étoit éloignée. Je n'ai jamais, lui dit

elle, entendu parler d'autre Ruſtem, que du Sultan de Tunquin, ce Prince ſi féroce & ſi barbare, qui, devenu amoureux d'Atalzaide, Niéce du Sultan de Cochinchine, a cherché pluſieurs fois à l'enlever. Cette Princeſſe n'eſt plus dans le Palais de ſon pere, il l'a fait tranſporter dans un lieu inconnu. Au nom d'Atalzaide, le cœur du Prince s'étoit émû; le nom des Royaumes de Tunquin & de Cochinchine lui faiſoit eſpérer d'apprendre enfin dans quels lieux il

étoit. La demeure d'Atalzaide, dont il sortoit depuis peu de jours, détruisit bien-tôt cette idée; & n'étant plus maître de sa curiosité, apprenez-moi donc, Belle Nour, lui dit-il, en quels lieux, & qui nous sommes. Une question aussi extraordinaire d'un Mari à sa Femme, causa à Nour un éclat de rire dont elle ne fut pas maîtresse. Le Prince de son côté faisant réflexion sur la singularité de son Avanture se mit pareillement à rire à gorge déployée, & ils n'au-

roient peut-être pas fini de long-tems, si les rideaux du lit n'eussent été ouverts avec vivacité par un homme que Nour reconnut avec étonnement pour son Epoux, & jettant en même-tems les yeux sur celui qu'elle avoit à ses côtés, elle y vit un homme de la figure duquel elle n'avoit aucune idée, & qui ne s'étoit jamais présenté à ses regards. Perfide, s'écria Irag-zeb, est-ce donc là la fidélité que tu me devois? & tandis qu'entraîné par un amour que tu ne mérite pas,

je ſuis tyranniſé par le déſir de te revoir, tu me fais le plus ſanglant outrage, & tu ſouilles de ton crime un lieu qui n'eût dû jamais être témoin que de notre mutuelle tendreſſe? Nour s'étoit évanouie, auſſi-tôt qu'elle avoit vû Irag-zeb. Pour le Prince, il s'étoit levé avec précipitation, & voyant Irag-zeb tirer ſon Cangiar, il ſe mit en devoir de ſe défendre. Aux cris d'Irag-zeb, pluſieurs Eſclaves entrerent dans la chambre, on s'empreſſa à ſecourir Nour: le Prince s'é-

cria qu'elle n'étoit point coupable, il conſeilla à Irag-zeb d'interroger ſes Eſclaves; & comme celui-ci s'étoit précipité ſur lui ſans aucun ménagement, le Prince qui l'avoit bleſſé legerement au bras, gagna avec beaucoup de promptitude une porte qui donnoit ſur un parterre, il renverſa cinq ou ſix Eſclaves qui vouloient s'oppoſer à ſon paſſage, & trouvant ſon Chameau qui paiſſoit au milieu d'un Boulingrin, il monta deſſus, lui fit traverſer à la nage un Canal qui ter-

minoit le parterre; il arriva à la porte par laquelle il étoit entré la veille, elle étoit fermée; mais il eut le tems de l'ouvrir, parce que les Esclaves qui le poursuivoient étoient obligés de faire le tour du Canal. Il remonta sur son Chameau, & s'éloignant avec beaucoup de précipitation d'un lieu où un plus long séjour pouvoit lui devenir funeste, il laissa aux interessés le soin de démêler la vérité de cette Avanture.

CHAPITRE V.

Où l'on apprend bien des choses qui ne rendent pas plus sçavant.

LE Chameau du Prince ayant soif, le conduisit, suivant l'instinct naturel de ces animaux, après quelques journées de marche, à une riviere dont les bords étoient garnis d'une agréable verdure. Il étoit à peine arrivé, que dans une belle prairie

qui en étoit peu éloignée, il vit élever plusieurs pavillons magnifiques, qu'un nombre infini d'Esclaves habillés de mousseline de differentes couleurs dressoit avec autant d'adresse que de zèle. Il s'en approcha, & ayant appris de ceux qui étoient les plus près de lui qu'ils appartenoient à Rustem, Roi de Tunquin; ce qu'Atalzaide lui avoit dit lui inspira un violent désir de le voir. Il lui fit donc dire par un Esclave qu'il désiroit instamment d'être admis à l'honneur de se prosterner

devant lui ; ce qui lui ayant été accordé, il s'approcha de Ruſtem qui lui demanda ſon nom, ſon pays, & les raiſons de ſon voyage. Pour le nom, le Prince fut aſſez embaraſſé de le dire, il ne le ſçavoit pas ; mais choiſiſſant au hazard le premier qui lui vint en idée, il répondit qu'il s'appelloit Togrul ; qu'il étoit du Royaume de Viſapour, que le déſir d'acquerir de la réputation, & peut-être même des richeſſes, l'avoit obligé de quitter ſa Patrie, pour aller chercher dans les pays

Etrangers ce que la fortune lui avoit refusé dans le sien. Rustem lui demanda si dans ses voyages il n'avoit point entendu parler de Cornukan, de Zarnerou, & d'Atalzaide. Le feint Togrul se garda bien de dire ce qu'il en sçavoit. Les agrémens de sa conversation engagérent Rustem à lui faire servir du sorbet, du caffé, & du ficaa, & il s'engagea insensiblement à lui raconter ses principales Avantures. Togrul qui esperoit d'entendre parler d'Atalzaide l'en pressa

avec beaucoup d'inſtance, & Ruſtem commença en ces termes.

HISTOIRE

D'Erga-zeb, de Zirzime & de Ruſtem.

ERga-zeb, mon pere, Sultan de Cochinchine, fut en ſon tems le Prince de Lirac le plus robuſte, & le plus courageux. Il repouſſoit avec la main une Pierre qui ſortoit avec im-

pétuosité d'une fronde, quelquefois même au-delà de l'endroit dont elle étoit partie. Il avoit vaincu en combat singulier soixante & quinze Fils de Rois dont il avoit ajouté les Etats aux siens ; & les Vestiges de sa Gloire étoient plus brillans que les chemins de l'astre du jour. Ne trouvant plus personne qui pût lui resister, il voyageoit pour son plaisir, & parvint à la Cour d'Aliaber, Roi de Tunquin, & pere de la Belle Zirzime. Cette Princesse é-

toit d'une humeur si sauvage & d'un orgueil si sévére que jamais personne n'avoit osé lui parler d'amour. La chasse, & les combats singuliers étoient son unique plaisir; & la Cour de son Palais étoit gardée par quatre lions & deux Géans qu'elle-même avoit domptés. Comme Aliaber étoit fils d'une Dive, Zirzime avoit appris d'elle l'art de commander aux Génies; & sa science en magie étoit seule égale à son courage. Tant de choses singulieres réunies dans une même per-

ſonne enflâmerent le cœur d'Erga-zeb qui n'avoit éprouvé jusqu'alors aucunes difficultés dans ses entrepriſes, & ſeul digne d'être aimé d'elle, il oſa lui déclarer ſa paſſion. Long-tems elle feignit de ne vouloir pas l'écouter, long-tems elle affecta le courroux le plus violent. Mais enfin, le courage, la beauté, & la force qui ſe trouvoient réunies dans Erga-zeb la rendirent plus traitable. Une nuit qu'Ega-zeb triſte & déſeſperé de ſes rigueurs ſe promenoit à grands

pas dans sa chambre, tout-à-coup il la vit paroître, & tandis que l'étonnement & la joye lui otoient l'usage de la voix, elle lui tint ce discours.

Erga-zeb, vous possedez toutes les qualités qui peuvent vous faire triompher du cœur d'une femme; je sens tous les avantages que vous avez au-dessus des autres hommes, vous vous élevez parmi eux comme le Cédre au-dessus de tous les arbres, & il n'y a de mortels heureux que ceux qui se re-

posent à l'ombre de votre puissance. Votre bras est à votre gré l'épée ou le bouclier de l'Univers : mais je suis si differente de toutes les personnes de mon sexe, que ce n'est pas encore assez pour me meriter. Je ne vois cependant que vous sur la terre qui soyez digne de moi. Je viens vous proposer trois épreuves, voyez si vous voulez vous y soumettre ; si vous en sortez à votre avantage, ma fierté s'humiliera devant vous, & je deviendrai Epouse soumise ; si après les avoir

entreprises, vous y manquez le moins du monde, n'attendez de moi qu'une haine implacable, & une vengeance digne de mon courroux. D'autant plus qu'il ne sera pas en votre pouvoir de me rendre ce qu'il m'en aura couté pour vous mettre en état d'obtenir ma main. Ergazeb transporté de joye se prosterna à ses pieds. Il vouloit répondre. Laissez-moi achever, lui dit-elle, sans lui en donner le tems. Il faut passer quatre fois à la nage, boire quatre bouteilles de vin de Sechiras,

& ſans aucune interruption,
ſans le moindre déplacement,
me donner quatre preuves
de l'ardent amour qui vous
enflâme, & réïterer trois fois
cette épreuve depuis le coucher
jusqu'au lever du Soleil.
Je vous laiſſe le tems de vous
déterminer. Je ne veux point à
préſent ſçavoir votre reſolution.
Mes pavillons ſeront tendus
demain ſur le bord du
Fleuve. Il ne tiendra qu'à vous
de vous y rendre. Je déſire que
vous vous ſentiez digne de
l'offre que je vous fais. Cet
aveu même, ſi vous n'entre-

prenez rien, ſera un outrage à ma gloire, qui doit vous faire connoître, & j'en rougis, les favorables diſpoſitions de mon cœur. Elle diſparut en même-tems. Ergazeb demeuré ſeul ſentit en lui-même les qualités néceſſaires à remplir les conditions d'un Traité ſi difficile. Il paſſa la nuit, & tout le jour ſuivant dans l'attente délicieuſe de ſon bonheur. D'autant plus impatient de voir arriver le coucher du Soleil, qu'il avoit beſoin, pour tout ce qu'il avoit à faire, que la

nuit fût d'une grande étendue. Cependant c'étoit alors le milieu de l'été & l'eſpace de la nuit étoit tout au plus de ſix à ſept heures. L'inſtant marqué s'approchant, Ergazeb revêtu d'un habit magnifique ſe rendit ſur le bord du fleuve. Trois ſuperbes pavillons d'étoffe d'or brodés en dedans de perles & de rubis furent les premiers objets qui ſe préſenterent à ſa vuë. De magnifiques tapis dont le fonds étoit ſemblable à celui des tentes couvroient au loin la terre, & un

un grand nombre d'Esclaves attendoit en silence les ordres de la Princesse, & les évenemens de cette journée. Le Sultan s'étant rendu dans le premier des pavillons, y trouva un grand nombre d'Eunuques noirs avec leurs Kislar-agasi à leur tête, qui après l'avoir félicité sur son courage, & sur son bonheur futur, lui apprit qu'il étoit le maître de disposer à son gré l'ordre des épreuves, pourvû qu'il les satisfît.

Erga-zeb resolut de terminer d'abord celle du Fleu-

ve : il ordonna promptement qu'on le deshabillât, & ne gardant sur lui que son Dsandhem, il se précipita ensuite dans les eaux. Il le traversa quatre fois avec une extrême agilité. Revenu à bord, il avalla une bouteille de vin de Schiras, qu'un Esclave qu'il avoit fait tenir sur le rivage lui présenta dans une coupe d'or émaillée de pierreries, & se replongeant dans le Fleuve il le traversa encore un pareil nombre de fois. De retour au rivage, il but une coupe de vin pareille à

la premiere, & sans differer plus long-tems, il se jetta pour la troisiéme & derniere fois dans le Fleuve. Il termina cette épreuve avec une force incroyable; & après avoir bû sur le rivage une troisiéme coupe de vin, il traversa pour rentrer dans son pavillon. Deux filles d'Esclaves prosternées qui admiroient également la beauté de son visage, & les riches proportions de son corps. Il se fit présenter en entrant dans le pavillon la quatriéme coupe, & s'étant étendu sur un sopha mag-

gnifique, il eut le tems d'y prendre quelques momens de repos.

Cependant Zirzime qui jusqu'à ce jour avoit négligé le soin de sa beauté, Zirzime qui laissoit flotter négligemment ses cheveux sur ses épaules, & ne les avoit peut-être jamais ornés avec des pierreries; Zirzime désira ce jour-là d'augmenter s'il étoit possible, ses attraits par tout ce qui pourroit leur donner de l'éclat. Tel est ordinairement dans les femmes le premier effet de l'amour. Elle

parut enfin : les pierreries dont ſa robe étoit couverte étoient plus nombreuſes & plus brillantes que les étoiles qu'on voit au Ciel pendant la nuit. Un voile plus blanc que la neige tomboit avec grace ſur ſes épaules, & couvroit une partie de ſa gorge & de ſes cheveux. Elle étoit précedée d'une muſique voluptueuſe, & entourée de cent jeunes filles que l'on eût pris chacune pour la plus belle perſonne du monde, ſi Zirzime ne les avoit toutes effacées.

Le bruit des instrumens tira Erga-zeb du leger assoupissement où il étoit. Impatient d'être heureux, il vola vers le pavillon de Zirzime. On voyoit sur son visage, quand il parut, la timidité d'un Amant, & l'assurance d'un Vainqueur. Zirzime de son côté se troubla: Prince, lui dit-elle, il est doux à mon cœur de ne m'être point trompé dans mes espérances, & l'opinion avantageuse que votre premiere épreuve m'a fait concevoir de vous, me fait desirer avec ar-

deur ma propre défaite. Erga-zeb répondit en Amant passionné, & aprés quelques momens de conversation, ayant prié la Princesse de ne pas differer plus longtems, Zirzime ordonna à ses Esclaves de les deshabiller l'un & l'autre. Elles obéïrent avec autant d'adresse que de promptitude. Elles sourioient en baissant modestement la vuë, & la rougeur de leur teint étoit peut-être moins un signe de pudeur que du désir d'être soumises à une pareille épreuve. Enfin, Erga-

zeb ſe trouvant ſeul avec l'Objet de ſa tendreſſe , fit éclater les tranſports de la joye la plus vive. Les obſtacles que la nature oppoſe aux premieres ſatisfactions d'un Amant ne tinrent pas long-tems contre ſes efforts victorieux. Erga-zeb fut bien-tôt heureux , & la premiere épreuve achevée, en un moment fit goûter à Zirzime tout ce que l'Amour a de plus délicieux.



CHAPITRE VI.

Qu'en penſez-vous.

LOrſque ces deux Amans revinrent à eux, après le raviſſement que leur avoient donnés leur tranſports mutuels, Zirzime conduiſit le Prince dans le troiſiéme pavillon, où ils trouverent une table couverte des mets les plus exquis; & tandis que l'on éxecutoit divers *Concerto* de muſique Italien-

ne, Erga-zeb en mangeant ce qui lui étoit présenté par la main de Zirzime avança l'accomplissement du Traité, en bûvant quatre des huit coupes qui lui restoient à boire. Ses forces se trouvant entiérement réparées, il conjura la Princesse de passer sans plus attendre dans le pavillon des plaisirs. Elle le suivit avec une ardeur égale ; la seconde épreuve fut achevée avec succès, & si elle fut moins épineuse que la premiere, elle n'en fut que plus délicieuse par la longueur du

tems qui fut néceſſaire au Prince, pour en venir à bout avec gloire. Ils repaſſerent de nouveau dans la ſalle du feſtin. La muſique recommença, la table fut ſervie de nouveau, & Zirzime elle-même s'empreſſoit d'offrir au Prince ce qu'elle croyoit de plus propre à ſoutenir ſes forces. Les reſſources de la nouvelle cuiſine, extraits de Jambons, Truffles, Ambre, Vin brûlé, rien ne fut oublié. Erga-zeb termina l'épreuve du Vin. Zirzime elle-même le ſecondoit en ſe prê-

tant aux plaiſirs de la table. Pluſieurs fois, elle but à ſa ſanté dans une coupe d'un ſeul rubis un Vin délicieux couleur de pourpre, & chanta avec lui pluſieurs des *Duo* de la Garde. Son enjouement, le vif éclat de ſon teint que les plaiſirs animoient, le déſordre que l'amour avoit mis dans ſa parure, tout excitoit le Prince, dont les forces ſembloient renaître à chaque inſtant. Zirzime enfin l'avertit qu'il étoit tems de ſe rendre dans l'autre pavillon, & déja ſûre de ſa défaite,

elle ſe livra avec ardeur à la derniere de toutes les épreuves. Erga-zeb toujours digne d'elle la commença d'une façon brillante ; mais quand il ne lui en reſtoit plus à finir que la moitié , ſes forces commencérent à languir , & bien-tôt l'abandonnerent tout-à-fait. Confus & déſeſpéré de cet affront , il demanda du tems à Zirzime : il en avoit trop fait pour ne pas mériter quelque grace , elle lui permit de reprendre haleine , elle lui promit même que pourvû qu'il pût a-

chever, elle pardonneroit un leger défaut de formalité. Elle poussa même la complaisance jusqu'à lui accorder tous les secours qu'il crut nécessaires : mais enfin l'heure fatale arriva. Le Soleil parut. Erga-zeb demeura toujours dans le même état d'accablement. Va, vulgaire Amant, lui dit Zirzime, d'un ton qui marquoit sa colere & son désespoir, va chercher ailleurs une Amante digne de toi. Perfide, tu me vantois ta flamme, tu demandois mon cœur, & c'est à

moi ſeul que tu fais outrage. Les épreuves qui te font connoître aux yeux des hommes tu les a toutes accomplies. J'euſſe excuſé peut-être les fautes que tu pouvois y commettre. Mais tu choiſis, pour trahir mes eſpérances, celles où tu devois le plus déſirer de réuſſir. Va, tu ne dois plus compter ſur un bonheur qui te touche ſi peu, puiſque je ne dois plus compter ſur un Amant qui n'eſt point digne de ma tendreſſe. En diſant ces mots, elle diſparut à ſes yeux avec toute ſa ſuite.

Erga-zeb accablé de fatigues & de douleurs se retrouva dans son Palais privé pour jamais de la présence de l'Objet de ses désirs.

Cependant Zirzime s'étoit prêtée de trop bonne foi aux transports d'Erga-zeb pour n'en pas ressentir les effets. Elle ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle étoit grosse, & son courroux contre Erga-zeb ne lui rendit pas moins cher le fruit de ses transports. Je vins au monde, & Zirzime n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me

faire

faire servir à ses desseins. Elle me donna l'éducation la plus capable de fortifier mon tempéramment & d'élever mon courage. Elle eut toujours soin de me cacher le nom de mon pere. Et lorsque j'eus atteint l'âge de quinze ans, elle me fit voyager dans les différentes Cours de l'Asie pour y acquérir de la réputation dans les Armes, & me rendre capable de commander une Armée. Enfin, de retour après trois ans de voyage, elle me déclara que son intention étoit que j'al-

laſſe avec des Troupes attaquer Erga-zeb juſque dans la Cochinchine, que je le fiſſe périr avec toute ſa Famille, que j'exterminaſſe toute ſa Maiſon, & ne laiſſaſſe vivre qu'Atalzaide, fille de ſon frere Cornukan, jeune Princeſſe, qui ſeroit un jour d'une grande beauté, & qu'elle me deſtinoit pour Epouſe. Ces derniers mots firent frémir le feint Togrul, & Ruſtem qui ne s'en apperçut point continua de la ſorte.

L'extrême paſſion que j'avois pour la guerre me fit

condefcendre avec ardeur à tous les défirs de ma Mere. Jeune & ambitieux, la juftice de ma caufe étoit ce qui me touchoit le moins. Je ne demandai même point à Zirzime quel prétexte pouvoit colorer la Guerre qu'elle méditoit. Soumis aveuglement à ce qu'elle m'ordonnoit j'entrai dans les Etats d'Ergazeb, où je mis tout à feu & à fang. La terreur, & la mort marcherent devant moi. La jeuneffe extrême en tout me fit pouffer l'inhumanité auffi loin que le courage. J'eus

d'abord beaucoup de peine à me rendre maître des Etats d'Erga-zeb ; mais enfin sa valeur & son expérience furent contraintes de céder à ma bonne fortune. Je m'emparai de sa Capitale. J'entrai dans son Palais. Je vis les trésors immenses que ses Prédecesseurs avoient amassés avec tant de soin, je me donnai à peine le tems de les parcourir d'un coup d'œil. Je ne les jugeois pas dignes d'être le but de mes désirs & le prix de mon courage. J'entrai dans le Divan,

Je trouvai Erga-zeb & la Sultane Reine aſſis ſur un Thrône brillant d'or & de pierreries, dont l'éclat imitoit celui des rayons du Soleil. Un jeune Enfant, fruit unique de leur mariage, étoit à leurs pieds couché dans ſon berceau. Mille Eſclaves, les yeux baignés de larmes, les bras pendans, & tous d'une beauté plus qu'humaine bordoient les deux côtés de la Salle. J'avoue que je fus atteint en entrant d'un mouvement de reſpect involontaire. Sans doute la na-

ture parle à nos cœurs avec une voix ſecrette. J'ignorois ce que je devois à Erga-zeb, je ne pus m'empêcher de le plaindre, de l'aimer même, & de me reprocher tout ce que j'avois fait contre lui & contre ſes Etats. Je crus dans la Sultane, ſon Epouſe, reconnoître les traits de la Periſe que j'adore. Mes Guerriers le cimeterre à la main étoient reſtés à la porte ; j'étois entré ſeul. La voix douce & majeſtueuſe d'Erga-zeb acheva de me pénétrer de tendreſſe & de compaſſion, & comme un

glaive aceré me perça le cœur de part en part. Il me reprocha d'une maniere noble & digne de lui, non ses propres malheurs, mais ceux de ses Etats ; & en m'exhortant à la Clémence, il sembloit me commander en Maître, plûtôt que de chercher à attendrir son Vainqueur. Je fus émû. J'étois prêt à lui rendre sa liberté, & tout ce qu'il avoit perdu. En ce moment mes sermens me revinrent en mémoire: j'avois juré à Zirzime de ne jamais pardonner. Je voulus

lui obéir fidélement, j'ordonnai à mes Guerriers d'entrer, & d'exterminer cette malheureuſe Famille; je les vis eux-mêmes frémir de l'Ordre barbare que je leur donnois, & la violence que je me fis me ravit l'uſage de mes ſens avant de le voir executer. Je tombai évanoui & ſans connoiſſance; & quand je revins à moi, je me trouvai dans ma Tente entouré de mes Officiers. Je m'informai du ſort d'Ergazeb; perſonne ne put m'en inſtruire. L'on avoit vû une flamme

flamme dévorante entourer ſon Sérail, & l'enlever dans les airs. J'ordonnai qu'on me laiſſât ſeul. On m'avoit à peine obéi, que Zirzime ſe préſenta devant moi. Elle me reprocha ma foibleſſe, m'ordonna de ne rien épargner pour trouver Atalzaide, & ſans daigner m'éclaircir ſur le deſtin d'Erga-zeb, & de ſa Famille, elle s'éloigna de ma vûe. Depuis ce tems, j'ai fait des efforts inutiles pour trouver Atalzaide. Il n'y a dans les Indes aucun pays que je n'aye par-

couru. Mille fois Zirzime m'a fait voir le portrait de cette Princesse, mais cette vue ne m'a point rendu infidéle aux charmes d'une Perise, qui, depuis plusieurs années fait le bonheur de ma vie. La possibilité de prendre plusieurs femmes ne bannit pas de mon cœur le désir de posseder Atalzaide. Aux soins de la chercher; aux ennuis que cette poursuite me donne s'est jointe depuis quelque jours une nouvelle douleur. J'ai appris qu'Erga-zeb étoit mon Pere, je crains,

& n'ose plus m'éclaircir de sa destinée. Je brûle du désir de le revoir! Je frémis de l'idée d'avoir pû tremper mes mains dans son sang, & peut-être le moment qui éclaircira mes doutes à ce sujet empoisonnera le reste de mes jours, & plongera ma coupable Tête dans l'Océan du désespoir. Togrul attendri par la fin du discours de Rustem, alloit lui demander comment il avoit été informé qu'Erga-zeb étoit son Pere, quand le Sultan le pria de se retirer, en lui disant

que la nuit étoit déja assez avancée, & qu'il l'instruiroit le lendemain du reste de ses Avantures. Togrul se prosterna devant lui en le quittant, & passa une nuit fort tranquille; mais le lendemain, voyant qu'il ne pouvoit rien apprendre d'Atalzaide dans le lieu où il étoit, il remonta sur son Chameau, & se sépara du Sulan de Tunquin & de sa suite.

CHAPITRE VII.

Où l'Interêt dépend de votre façon de penser.

LE Prince s'entretenoit avec lui-même, sans beaucoup s'embarasser des objets qui l'environnoient, quand il fut rappellé à lui par le hennissement de plusieurs chevaux que l'odeur du Chameau commençoit à inquiéter. Comme c'étoient tous chevaux entiers, &

qu'il pouvoit en arriver malheur, un des Ecuyers s'approcha du Prince, pour le prier de prendre un autre chemin; mais l'ayant reconnu lorsqu'il l'aborda, Seigneur, lui dit-il, avec un air respectueux, je vous attendois avec impatience. Il ne m'est pas difficile de vous reconnoître pour le Prince au-devant duquel j'ai été envoyé avec cet équipage. Le Palais de la Sultane ma Maitresse, n'est pas loin d'ici, & s'il vous plaît descendre de dessus votre Chameau, il

me ſera facile de vous offrir une voiture plus commode. Le Prince ne ſe fit pas prier, & ſeulement fâché de ce qu'on ne lui avoit point appris le nom de la Sultane en queſtion, il ſe laiſſa conduire vers une diligence dorée qui étoit attellée de ſix chevaux couleur de fleurs de pêcher. L'on pourroit s'étendre ſur la deſcription de cette magnifique voiture ; dire que ſur chacun des cloux il y avoit des figures Chinoiſes differentes les unes des autres ; que les chevaux étoient

enharnachés avec tout le goût du monde; que le Cocher avoit des mouſtaches, & des paremens de Martre à ſon habit; que le Poſtillon avoit ſept ans tout-au-plus, & que deux chiens Danois avec des colliers d'argent aboyoient à la tête des chevaux.

L'Ecuyer en donnant le bras au Prince pour monter dans le Carroſſe, lui fit les excuſes de ce que les chevaux n'avoient point de cocarde, mais qu'on les attendoit de Paris avec les pala-

tines de sa Maitresse. Le Prince étant monté, l'équipage partit comme un éclair, & s'arrêta enfin vis-à-vis d'un Perron magnifique terminé par des Sphinx coëffés en papillon, avec des boucles d'oreille & des parfaits contentemens. Le Prince entrant dans la Vestibule fut frappé d'une si prodigieuse odeur d'Ambre qu'il lui fut impossible de ne pas se recrier. L'Ecuyer, pour l'empêcher de s'en étonner, lui dit qu'elle se répandoit jusques dans les greniers & dans les caves,

Il le quitta à la porte d'une premiere Anti-chambre, où des Laquais qui joüoient au lansquenet le virent passer sans se déplacer. Il traversa ensuite un Appartement magnifique dont les tapisseries étoient des Gobelins ; les Sallons vernis par Martin, meublés de chaises & de tapis de Savoneries. Partout des coins couverts de porcelaines de Saxe. Enfin après avoir traversé un grand nombre de Piéces, il apperçut dans une chambre pleine de glaces un lit en niche de sa-

tin couleur de rose brodé d'argent, dans lequel, au milieu de cinq ou six chiens, autant de chats, & de deux Cataquouas il découvrit une femme qui paroissoit avoir environ quatre-vingt ans. Elle avoit une coëffure de grosse beauté, des manchettes d'Angleterre, une échelle, & quantité de rubans couleur de rose. Le bruit que le Prince fit en entrant la tira d'un leger assoupissement où elle étoit; l'ayant appellé d'une voix rauque & chevrotante: Ah! c'est vous, lui

dit-elle, asseyez-vous, de grace; il se plaça dans une Bergere qui étoit à côté de son lit, & lors qu'avec bien de la peine on eut fait taire les chiens & les oiseaux, il n'est pas étonnant, lui dit-elle, que j'ai tant d'impatience de vous voir. Je soupirois après ce moment, comme le voyageur qui traverse un désert aride soupire après l'ombrage délicieux qu'il découvre au bout de la plaine. N'en soyez point surpris. Vous êtes mon Epoux, vous l'ignorez peut-être, & je

n'en ſuis point étonnée, il n'y a que très-peu de momens que je le ſçais. J'ai envoyé promptement au devant de vous, j'y aurois été moi-même, mais il me falloit un habit convenable, & j'attends une étoffe de Marſeille qui n'eſt point encore arrivée. Le Prince fut conſterné de la nouvelle qu'elle lui apprenoit; d'autant plus qu'intérieurement il en ſentoit la poſſibilité. Il ſe reſſouvint d'une Avanture qui lui étoit autrefois arrivée; mais l'âge de ſon Epouſe ne pou-

voit guères s'accorder avec celui de la Dame. Cependant attribuant à quelque effet surnaturel, l'un ou l'autre de ces évenemens, il répondit en ces termes.

Il est vrai qu'il y a plusieurs années, quelque jeune que je puisse vous paroître, qu'il m'arriva une Avanture que vous me rappellez dans ce moment pour la premiere fois. Je n'avois pas huit ans alors. Je remplis prématurément les devoirs d'Epoux près d'une jeune Beauté qui n'en avoit que six. Les con-

noiſſances que m'avoit données en ce moment un pouvoir ſupérieur à la nature ne s'étendirent pas plus loin que cette entrevue. Je perdis en m'éloignant de cette aimable perſonne le ſouvenir de notre union, & ſeul peut être de tous les humains, j'oubliai la ſeule choſe dont on ne perd jamais la mémoire. Il eſt vrai, répondit la Dame du Lit, & quelque changement que l'âge ait apporté dans vos traits & dans les miens, vous vous perſuaderez ſans peine que

je suis cette Epouse chérie que vous eussiés dû naturellement chercher avec tant d'ardeur. Que vous fûtes tendre pendant cette nuit délicieuse, & que je fus sensible ! Il me semble voir encore cette prairie émaillée de fleurs ; ce berceau de chevrefeuille & de seringa qui nous déroboit même aux rayons du flambeau de la nuit. Ah ! pourquoi nous sommes nous séparés depuis dix ans ? Ne reverrai-je plus ce lieu charmant témoin de notre bonheur, ce Fleuve, dont le
doux

doux murmure .... Ah! je me perds dans une idée voluptueuse. Le Prince étoit confondu de tout ce qu'il entendoit. Dix ans à retrancher de celle qui lui parloit, ne détruisoient pas, à beaucoup près, ce furieux Anachronisme; mais il demeura plus mort que vif, lorsque la Sultane ayant tiré deux ou trois sonnettes qui étoient au chevet de son lit, ordonna à ses Femmes qui entrerent aussi-tôt d'apporter au Prince tout ce qui lui étoit nécessaire pour le des-

habiller. En vain il voulut s'en défendre, j'exige, lui dit-elle, que vous soupiez au chevet de mon lit. Il me seroit trop dur de me séparer de vous. Qu'on serve. Il parut en même-tems un souper délicat, composé de plusieurs services, de hors-d'œuvres, & d'entre-mets, point de rôti, sans doute. Beaucoup de fruits glacés, des Liqueurs de Lorraine, du Scubak d'Angleterre, &c. Le Prince devint un peu de meilleure humeur, il mangea beaucoup. La Sultane

le ſervoit elle-même, l'agaçoit, lui jettoit des boulettes, & lui reprochoit de tems en tems ſa mauſſaderie dans les termes les plus galans. De tems en tems il levoit un œil affligé, & ne pouvoit, ſans douleur, voir rire cette bouche édentée, & appercevoir, comme dans l'éloignement, ſes yeux preſque cachés dans ſa tête. Encore, diſoit-il en lui-même, ſi elle avoit des dents, je pourrois me livrer au deſtin qui me menace. Mais à quoi dois-je m'attendre après a-

voir vû cette bouche cruelle? Ciel ! qu'il m'en coûte cher pour m'être ſéparé de Ruſtem. Le ſouper étant fini, on apporta au Prince une chemiſe encore plus ambrée que tout ce qu'il avoit ſenti juſqu'alors. Voilà bien, dit-il, l'odeur la plus funeſte.... Ah! s'écria la Sultane, gardez-vous bien de le dire ; il n'appartient aujourd'hui qu'à des bégueules de les craindre, & à des Officiers reformés de les haïr. Le Prince n'oſa plus rien dire, & il ſe laiſſa farcir d'autant d'eaux de ſen-

teur qu'on voulut ; on le fit passer dans un cabinet où il trouva une baignoire de la façon de Migeon ; car c'est l'usage dans ce pays-là, comme dans bien d'autres, d'aimer les choses nouvelles, & les modes Etrangeres ; & quand on crut l'avoir suffisamment parfumé, il rentra dans la chambre, en faisant vœu de la chasteté la plus exacte. Cependant il ne laissa pas d'être étonné, lorsqu'en entrant dans le lit, un mouvement que fit la Sultane, pour lui faire place, lui dé-

couvrit au-dessus d'une main noire & décharnée, un bras d'une rondeur & d'une blancheur singuliere. Mais ce bras étoit seul comparable à lui-même, l'autre ne lui ressembloit pas. Enfin, le Prince se coucha sans beaucoup parler. Et tandis qu'on emportoit les lumieres, & presque tous les chiens, il fit des réflexions sur ce bras qu'il ne comprenoit pas pouvoir appartenir au reste du corps.



CHAPITRE VIII.

Effet avantageux d'une Distraction.

TOut ce qui s'offroit de beau dans la nature aux regards du Prince lui rappelloit toujours Atalzaide. Bientôt les considérations sur ce bras le porterent naturellement à se souvenir d'elle, & tandis qu'il se disoit à lui-même, qu'un bras si beau ne devoit être que l'image de ceux

de cette Divine Sultane, celle qu'il avoit auprès de lui fit un mouvement, qui d'une distraction, le plongea dans une autre. Il ne put sentir quelqu'un remuer à ses côtés sans avancer sa main, & il ne revint à lui-même que lorsque cette main téméraire se trouva près d'un endroit fatal qu'il avoit compté respecter & ne point connoître. D'ailleurs, quelque ennemi qu'il fût des bons airs, il n'avoit pû s'empêcher de demander qu'on lui dressât un lit de camp dans un autre Appartement

tement; alléguant qu'il n'étoit pas du bel uſage que des gens mariés couchaſſent dans le même lit. Sa demande fut refuſée; & ſe trouvant obligé d'en uſer bourgeoiſement, il avoit au moins compté ſe tirer differemment d'affaire: mais ce geſte inconſideré ne lui en donna pas la permiſſion. Effectivement, il n'eût pas été poli d'en demeurer là. Il ne vit donc plus d'autre conſolation que l'eſpoir d'établir ſa réputation par un effort plus qu'humain; & après s'être bien promis de

n'avoir de diſtraction de ſa vie, il ſe prepara à tenter l'Avanture. Il frémiſſoit en lui-même de l'étendue du poſte qu'il alloit remplir ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lors qu'en ſe plaçant convenablement, il ſe vit arrêté par des obſtacles auxquels il ne s'étoit point attendu, & qui devoient, s'il étoit impoſſible de le convaincre de la jeuneſſe de la Sultane, l'aſſurer au moins de ſon exacte fidélité ! Il oublia en ce moment & ſon âge & ſa figure ; il ne ſongea qu'à ſur-

monter les difficultés ; il s'y employa avec ardeur ; il s'anima même jusqu'au point de le désirer, & enfin il en vint à bout.

Mais sa surprise augmenta encore bien davantage, par le changement extérieur qu'il apperçut dans le voisinage du lieu de son travail. Les traces de la vieillesse avoient entiérement disparu ; les trésors de la beauté avoient pris leurs places : tous les Objets, qui jusqu'alors avoient contribué à sa félicité ne lui avoient jamais

offert rien qui fût si digne de ses désirs : mais ces perfections ne s'étendoient pas bien loin, & le reste de la personne demeuroit dans le même état. Cependant ç'en fut assez au Prince, pour l'exciter à une seconde tentative ; elle fut aussi heureuse que la premiere ; ce qui l'engagea sans cesse à de nouveaux efforts. La vieillesse fuyoit devant lui, & chassée par les hommages que le Prince rendoit à chaque Beauté nouvelle, elle s'éloignoit du centre de la vo-

lupté. De ſon côté, la tendre & fidéle Sultane payoit ſes tranſports d'une ardeur égale ; la reconnoïſſance & les plaiſirs l'animoient, & cette nuit qui devoit être un tourment pour le Prince, devint bien-tôt pour lui plus délicieuſe que toutes celles qu'il avoit paſſées dans de ſemblables occupations. Il parcouroit avec ardeur les tréſors qu'il découvroit à chaque inſtant, & qui lui devenoient d'autant plus chers, qu'ils étoient en quelque façon ſon ouvrage. L'a-

mour anime la beauté, il l'embellit, il la pare; mais il ne lui est pas ordinaire de la faire naître. Enfin, un moment de repos lui devenant nécessaire, la Sultane crut ne pouvoir mieux employer la tréve qu'il falloit donner aux plaisirs, qu'à s'informer des Avantures d'un Objet que ses transports lui rendoient si cher. Elle le pria donc de lui apprendre tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, & le Prince lui fit dans les termes suivans, un Récit que de le-

gers amuſemens interrompirent quelquefois. Je commençois à peine à goûter les fruits de la vigne de vie ; mes tranquilles jours s'écouloient dans la retraite où j'avois été élevé, lorſqu'à l'âge de quatorze ans, je me vis ſéparer de ceux qui avoient pris ſoin de mon enfance. J'étois un jour couché ſous un Palmier où je m'étois endormi. Il me ſembla voir un vieillard vénérable vêtu d'une mouſſeline rayée, avec un Turban enrichi de pierreries, & une barbe blanche

qui lui descendoit jusqu'aux pieds; Sultan, me dit-il, que fais-tu ici? La vie tranquille que tu ménes dans une Retraite délicieuse, les plaisirs champêtres, & l'oisiveté d'une vie aussi unie conviennent-ils à l'Illustre fils du Sultan de.......... A ces mots, sans en dire davantage, & sans achever, il disparut. Je me reveillai, & me trouvai auprès d'un autre palmier revêtu d'un caffetan magnifique, & la main passée dans la bride d'un cheval dont tout l'é-

quipage, ainſi que les armes qui étoient à mes pieds, étoient enrichis des plus ſuperbes diamans de Golchonde. Je jettai en même-tems les yeux autour de moi; j'apperçus à quelque diſtance le campement d'une armée, & bientôt j'entendis le ſon des inſtrumens de guerre, & je vis tous les preparatifs d'une bataille. Je me rendis à cette armée, & j'oſe dire que je m'y diſtinguai. Je ſemblois tenir dans mes mains le glaive de la mort, & chaque coup que

je portois effaçoit un guerrier de la liste des vivans. L'on me pressa de me faire connoître après le combat; cela m'eût été difficile: je n'avois jamais entendu prononcer mon nom, je ne le sais pas même encore. Je servis pendant deux ans dans cette armée, sous un nom supposé: un jour, que pendant un quartier de rafraîchissement j'étois allé à la chasse, je fus fort étonné en traversant une riviere de ne point y reconnoître mon visage, & de me trouver mê-

me la ressemblance d'un des principaux Officiers de l'armée. Les réfléxions que je fis sur cette avanture me conduisirent à chercher une autre fontaine; je n'en trouvai point de la journée, & quel fut mon étonnement, dans celle où je me vis le lendemain, de me trouver un visage aussi different du mien que de celui avec lequel je m'étois vû la veille! Je cherchai à rejoindre l'armée; j'y emploiai le reste de la journée & presque toute la nuit : je fus confondu lorsqu'en ar-

rivant auprés des premieres gardes, j'entendis battre aux champs, & me vis saluer de l'épée, quand en m'avançant je m'entendis traiter de Visir & de Général, qu'on me conduisit par force dans le Pavillon qui en cette qualité devoit m'appartenir. A la pointe du jour, les Officiers généraux s'assemblerent, les ennemis avoient fait un mouvement qui avoit obligé à rassembler les quartiers; mais ce qui acheva de me confondre, ce fut d'y voir entrer avec mon pro-

pre viſage, un homme dont le reſte du corps paroiſſoit être aſſez âgé. Nous ne comprenions pas l'un & l'autre les raiſons des différens traitemens que nous éprouvions ; j'étois trop jeune, j'avois au plus ſeize ans, pour être admis dans le Conſeil : je ne voulus cependant pas me montrer irrité comme les autres Officiers généraux de la témerité de celui qui portoit mon viſage ; je voulus m'honorer moi-même. Loin de le bannir, je le conſultai, & bien m'en prit ſans

doute ; c'étoit le Visir lui-même. Le tems n'étoit pas propre pour un éclaircissement, aussi n'en eûmes-nous pas besoin. Le Visir comprit que si j'avois un heureux succès, la gloire lui en reviendroit toute entiere ; il me donna donc de salutaires avis, & moi bien aise qu'on me les pût attribuer, je me fis un devoir de les suivre ponctuellement. La bataille dura jusques bien avant dans la nuit ; je fus vainqueur, & je me preparois à en recueillir la gloire, lorf-

que tout à coup je me vis chargé de chaînes. De Visir du Roi de Bengale, je devins tout à coup un Rajas rebelle que le Visir condamna à la mort. Dans le courant de la journée, & le lendemain, comme l'on se préparoit à exécuter cet Arrêt, on me reconnut avec étonnement pour le Prince de Masulipatan qui avoit été pris dans le dernier combat. On m'ôta mes fers avec respect, & moi abandonnant l'armée, je pris mon cheval que je trouvai atta-

ché auprès de ma tente, & m'enfonçant dans la forêt voiſine, je me livrai aux avantures qui me devoient arriver. Depuis ce tems je change frequemment de viſage; j'ai toujours ignoré les cauſes, & les momens de ces tranſmutations : il m'arrive quelquefois d'être ſurpris des diverſes circonſtances qui les accompagnent; mais je me ſuis fait une habitude de me prêter aux occaſions, & de répandre ainſi ſur un évenement auſſi extraordinaire, les voiles de l'obſcurité & du ſilence.

CHA-

CHAPITRE IX.

Allez en avant.

LOrſque j'eus traverſé des forêts, des plaines, des déſerts, ſans autre amuſement que celui de me méconnoître dans tous les fleuves que je rencontrois, mon cheval s'arrêta vis-à-vis d'un Palais d'une ſtructure ſingulière. Il étoit de porcelaine à jour, & de cette façon n'ayant pas beſoin de fenêtres, il n'a-

voit aucune ouverture distinguée pour y entrer. Je m'y introduisis par un intervale qu'y laissoient deux fleurs; & je me trouvai dans un sallon d'une grandeur fort raisonnable tout meublé de Pagodes qui remuoient la tête d'une épaule à l'autre, comme on fait pour dire non. De cette piéce je passai dans plusieurs autres, trouvant dans chacune des Pagodes d'une forme differente qui sembloient toutes me dire non. Enfin, dans la derniere où j'arrivai, je trouvai une table prépa-

rée pour prendre du thé, & fur cette table, un cabaret, fix taffes de porcelaine du Japon, dont trois étoient pleines de thé & trois de caffé. Je m'affis fur un petit canapé de fatin noir, brodé de chenilles de differentes couleurs en façon de la Chine. La table s'avança près de moi. Je commençai à boire. En même-tems un Paravent affortiffant au canapé, & qui étoit tout vis-à-vis fe rangea de lui-même, & me laiffa voir une Commode de Lac, fur laquelle il

y avoit une Pendule de porcelaine verte qui étoit appuyée sur un Magot à gros ventre de même matiére, & montée en or moulu. Un moment après elle commença à carillonner. Aussi-tôt toutes les Pagodes changeant de mouvement commencerent à pancher la tête en avant, comme on fait quand on dit oui. La Pendule sonna le Menuet de Dardanus, & dès qu'elle eut fini, le gros Magot qui étoit dessous commença à chanter sur le même air, la Pendule

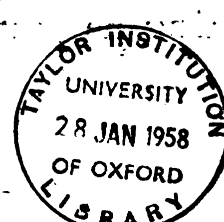
lui servant d'accompagnement. Voilà, à-peu-près, le sens des paroles qu'il me dit: *Va chercher ton pays, ton nom, tes parens, ta femme, & ton visage. Tu trouveras tout cela lorsqu'une femme t'aimera sans te connoître, & t'épousera sans le sçavoir.* Dès qu'il eut fini, le Paravent se referma. La table devant laquelle j'étois assis se retira. Je me levai, & les Pagodes me faisant toujours signe d'approbation, je repassai dans la chambre précedente. Comme j'y en-

trois, toutes les Pagodes d'une voix commune s'écrierent, ton Nom eſt.... avec un mouvement des lévres, comme ſi elles l'avoient prononcé tout bas, ſans qu'il me fût poſſible de le comprendre. Dans les Piéces ſuivantes, toujours avec les mêmes ſignes, elles me parlerent de même de mon pays, de mes parens, &c. Celles que je trouvai dans la derniere chambre me firent un grand éclat de rire. Je ſortis furieux de la même façon que j'étois entré, & trouvant mon cheval, je m'é-

loignai promptement d'un lieu qui ne pouvoit ſervir qu'à me donner de l'humeur.

Après quelques journées de marche, j'arrivai un ſoir près d'un temple de Brama. Un vieux Bramine qui étoit aſſis ſur la porte, le Vedam * à la main, m'eut à peine enviſagé qu'il vint m'embraſſer avec un grand empreſſement. Ah! mon fils, me dit-il, mon cher fils. Eh! quelle heureuſe deſtinée te conduit dans un lieu ſi éloigné du pays de ta naiſſance! Depuis

* Livre de Loi.



que le désir d'acquérir de la gloire t'a éloigné de moi ; depuis que tu as quitté Deli, j'ai pris en aversion un lieu où je ne te voyois plus. Je suis venu en ce pays. La beauté de ce séjour m'a engagé à y fixer ma demeure. Le Bramine de ce Temple est mort, le peuple d'un commun suffrage m'a élevé à sa place ; mais l'estime & la vénération public m'ont charmé sans me satisfaire pleinement. Un cœur né pour se livrer aux tendresses du sang ne peut être parfaitement

ment heureux ſans les goûter. J'ai voulu eſſayer de reparer l'injuſtice des deſtinées, & de les forcer à me rendre ce qu'ils m'avoient ôté. Il ne m'en a coûté pour cela que d'expliquer un Oracle. J'ai publié que Wiſtnou vouloit favoriſer ce Temple d'une de ſes Tranſmigrations, & qu'il y vouloit naître de la fille qu'il auroit daigné élever à un honneur ſi rare. C'eſt aujourd'hui que devoient commencer les épreuves de toutes les filles d'alentour. La fête de Jagar-

nat m'en a donné les moyens. Je les ai toutes vues; j'ai à-peu-près reglé l'ordre avec lequel elles doivent être présentées au Temple. Je devois moi-même être le Ministre de Jagarnat, & procurer l'arrivée de Wiſtnou en cette Contrée. Mais plus jeune que moi tu feras plus propre à remplir cet emploi. Tu tiendras ma place & la ſienne; le ſuccès en ſera moins douteux: je n'apprehende pas même qu'on me puiſſe accuſer d'impoſture. Sans doute pluſieurs filles en

même-tems ſe trouveront dans le même état, & je laiſſerai au peuple à pénétrer lequel de tous les enfans eſt le véritable.



CHAPITRE X.

Auquel on a dû s'attendre.

L'Etonnement que m'avoient causé les embrassemens du Bramine m'avoit été favorable. C'étoit pour le tendre Pere une preuve de la joie que me causoit sa présence; & il m'avoit donné le tems de me préparer à lui répondre. Je lui rendis graces des marques de tendresse qu'il me

témoignoit, & j'approuvai d'autant plus la diſtraction qu'il vouloit donner à ſa douleur, que ſa complaiſance me mettoit dans le cas d'en profiter. Cependant l'heure de la cérémonie arriva, la ſtatue de Jagarnat parut ſur un Char magnifique, on l'introduiſit dans le Temple, les portes en furent auſſi-tôt fermées, & je me preparai au perſonnage que je devois jouer, dès que la foule du peuple ſeroit écoulée. J'étois habillé d'une façon convenable. A la clarté de pluſieurs

flambeaux qui brillerent tout-à-coup, j'apperçus une jeune personne d'une beauté plus parfaite que touchante. Elle étoit couchée sur un lit de repos au milieu du Temple, dans la situation la plus convenable pour recevoir la visite de Jagarnat. Le voile qui me couvroit s'ouvrit tout-à-coup; je parus; je m'approchai, & la lumiere s'éteignit. Le Bramine n'avoit pas crû nécessaire, après trois ans de séparation d'avec son fils, de me donner aucunes instructions sur la conduite que j'a-

vois à tenir dans cette entre-vue. J'en aurois cependant eu besoin si les notions antérieures, que nous nous étions données mutuellement vous & moi, ne m'étoient revenues en mémoire, sans me rappeller les évenemens qui me les avoient procurées. La jeune personne reçut d'abord mes empressemens avec toute la résignation à laquelle elle s'étoit préparée. Mais lors qu'après avoir écarté un voile de mousseline legere qui la couvroit, je me disposois à goûter le plus dé-

licieux de tous les plaisirs ; il me sembla qu'avec une voix nouvelle elle me demandât des éclaircissemens, & se plaignoit de l'état où je la réduisois. O Dieux ! s'écria-t-elle, où suis-je, quel évenement singulier me conduit ici ! Et vous dans les bras de qui je me trouve, pourquoi exigez-vous de moi ce que je ne puis, ni ne dois vous accorder ? Elle n'eut pas le tems d'en dire davantage. Mes efforts victorieux lui ravirent l'usage de la parole & des sens. La naissance du jour

nous ſurprit dans cette occupation, je vis la beauté qui me rendoit heureux porter par tout ſes regards inquiets. Enfin, lorſque lui ayant donné pour la derniere fois des preuves dignes même de celui que je repreſentois, de la ſatisfaction la plus parfaite, nous quittâmes l'un & l'autre ce lit témoin de notre bonheur; & la jeune perſonne s'écria tout-à-coup. Ah! cher Amant, eſt-ce vous que je vois? Comment avez-vous pû tromper la vigilance du Bramine, & pren-

dre sa place en ces lieux ? Comment avez-vous pû, cher Sorac, rester auprès de moi si long-tems sans vous faire connoître ? Hélas, je me faisois un supplice de ce qui auroit dû faire ma félicité. Mais, allons, sortons d'ici sans differer ; des yeux jaloux pourroient nous y surprendre ; sans doute, il vous en couteroit la vie, & je perdrois plus que vous encore en perdant ce qui m'est le plus cher au monde. Comme je compris que j'avois un visage nouveau, & auquel

le Bramine ne feroit peut-être point accoutumé, je ne refiftai pas aux volontés de la jeune Zeoüire. Nous fortâmes enfemble, & ayant retrouvé mon cheval à la porte du Temple, je la pris en croupe, & nous nous éloignâmes avec précipitation, peu embarraffés de la douleur du Bramine, qui, fans doute, aura pris pour une nouvelle transformation de Wiftnou le tems que j'ai paffé avec lui.

Zeoüire m'apprit en chemin qu'elle avoit donné ren-

dez-vous le lendemain à son Amant à une fontaine près du lieu qu'elle habitoit, & qui étoit ombragée de plusieurs palmiers. J'étois entré dans un bois peu éloigné du Temple. Après y avoir erré tout le jour, je me fis instruire, en feignant le plus adroitement qu'il me fut possible de ne le pas ignorer, du chemin qui conduisoit à cette Fontaine; nous nous y rendîmes, & après avoir mangé quelques fruits, la fatigue l'obligea à s'étendre sur le gazon où elle s'endormit bien-tôt.

Je demeurai pendant quelque tems auprès d'elle pour la défendre des bêtes féroces; mais enfin, voyant à la faveur de la Lune paroître quelqu'un qui me sembla bienfait, & sçachant d'ailleurs que je courois grand risque de lui être totalement inconnu à son reveil, je montai à cheval & je m'éloignai le plus promptement qu'il me fut possible d'un lieu où je jugeois que ma présence devoit être fort peu nécessaire.

CHAPITRE XI.

Qui n'eſt pas meilleur que le précedent.

COmme j'étois prêt à ſortir de la forêt, j'entendis un grand bruit de chevaux & de chiens, & peu-à-près je vis accourir vers moi un Page, qui en traverſant, me cria de le ſuivre. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais de la forêt, & avec aſſez de peine nous

parvînmes à l'entrée d'une Grotte. Là, nous nous arrêtâmes, & étant descendu de cheval, le Page se prosterna vis-à-vis de l'entrée, en me faisant signe d'avancer. J'y trouvai une jeune personne toute en pleurs, & une vieille femme qui tâchoit de la consoler. Vous l'avez voulu, s'écria-t-elle, dès qu'elle me vit entrer. Vous l'avez exigé. J'ai eu la foiblesse d'y consentir. Je porte dans mon sein les fruits de notre mutuelle tendresse. Sans doute, il m'en coûtera

la vie, & mon Pere irrité ne me pardonnera jamais l'affront que je lui fais. Je ne m'en plaindrois pas si la perte de ma gloire ne devoit suivre celle de ma vie. Je dois dans quatre jours être l'Epouse du Cadi Gebelser; le feu Homam doit s'allumer pour éclairer cette cérémonie. En vain ai-je fait tous mes efforts pour la differer, tous les ordres sont donnés, & il n'y a plus moyen de m'en défendre. Eh, comment, lui dis-je en tremblant de dire une sotise, m'avez-vous laissé ignorer

ignorer cette funeſte nouvelle ? Hélas, s'écria Nagar, je vous ai écrit pluſieurs lettres, & même ſi vous avez aujourd'hui ſuivi à la chaſſe le Sultan votre Maître, je croyois que c'étoit à ma priere, & non au hazard que je le devois attribuer. Je ſuis de ſervice aujourd'hui, lui dis-je, eſpérant par là m'en débarraſſer plûtôt. En vérité, dit-elle, j'en ſuis ſurpriſe; il me sembloit que vous aviez encore pour près d'un mois... Il a fallu, dis-je en me reprenant, que je rempliſſe la place,

ſembloit y inviter à l'Amour, & l'intention de Nagar n'avoit pas été, je crois, qu'il fût oublié: elle étoit couchée dans le négligé du monde le plus galant ſur un tapis de mouſſe qui couvroit auſſi les parois de la Grotte, au fond de laquelle le murmure d'une fontaine jailliſſante ſembloit appeller le ſommeil & les plaiſirs. Elle étoit belle, & ſans doute je la voyois des mêmes yeux que l'Amant dont je tenois la place. Je deſirai d'être heureux, rien ne s'oppoſa à ma félicité, je le fus plus

ſieurs fois, & enfin je la quittai en lui promettant de travailler dès le lendemain aux moyens d'aſſurer à jamais notre bonheur. Elle partit en même-tems plus tranquille qu'elle n'étoit venue. Nous avions eu un entretien trop vif pour qu'il ne fût pas garant de ma fidélité. Cependant lorſque reſté ſeul, j'eus le tems de réflechir ſur cette Avanture, je me trouvai fort embaraſſé. Il ne m'avoit pas été poſſible de lui faire prononcer le nom de ſon Amant. J'avois été trop occu-

pé pour ſonger à me regarder dans la Fontaine, ainſi je ne pouvois pas eſperer de reconnoître celui que j'avois remplacé. Je me promenois le lendemain au bord du Fleuve ſur lequel donnoient les fenêtres de ſon Appartement, car je l'avois ſuivi de près à la Ville; lorſque je vis ſortir cette même vieille Eſclave qui l'avoit accompagnée la veille, & qui s'avançant vers moi m'embraſſa les genouils en me diſant: ſçavant Abulmaſar, Nagar ma Maitreſſe a grand beſoin

des ſecours de votre Art ; à une langueur ſecrette qui la dévore depuis quelque tems, viennent de ſe joindre encore de violentes douleurs. Le nombre des ſciences que vous poſſedez égale celui des roſes que le Printems fait éclore, & vous êtes le ſeul qui la puiſſiez tirer d'un état ſi funeſte. Je conçus alors l'eſpérance de venir à bout du deſſein que j'avois formé. Je ſuivis la vieille Eſclave, j'entrai chez ſa Maitreſſe : je la trouvai véritablement fort abbattue, & il

n'y a personne qui ne pût s'y tromper aussi aisément qu'un Medecin: Je m'approchai du lit, & lui tâtai le poux, en faisant des grimaces si prodigieuses, que son Pere qui étoit présent crut lire dans mes yeux l'arrêt de mort de sa fille. Je le rassurai cependant par le tour galant que je donnai à mon ordonnance, & m'étendant ensuite fort au long sur les nouvelles politiques, & les fatigues prodigieuses auxquelles la confiance du Public me condamnoit, la prolixité de mon

mon babil mit enfin le Pere dans la néceſſité de ſortir pour un moment. Alors profitant de l'occaſion, je dis à Nagar que j'étois informé de ſa ſituation ; mais que pour mériter mes ſervices, il falloit me marquer une entiére confiance, & me révéler le nom de ſon Amant, & les circonſtances de leur union. La rougeur qui couvrit ſon viſage ne l'empêcha pas de me ſatisfaire. La haute idée qu'elle conçut de mon habileté l'engagea à me révéler ſcrupuleuſement jusqu'aux

moindres détails. Elle me parla de ſon Amant avec tant de tendreſſe & de vivacité que je ne pus m'empêcher de porter envie au bonheur d'un homme ſi parfaitement aimé. Je feignis d'apprendre d'elle des arrangemens dont j'avois moi-même été l'Auteur ; & la quittant peu de tems après, j'allai chez le jeune Auguſkan. C'étoit le nom de cet heureux Amant. Je le trouvai véritablement digne, & par ſa perſonne, & par ſes ſentimens de la tendreſſe de

la belle Nagar. Il étoit encore presque hors de lui-même de ce qui lui étoit arrivé la veille ; méconnu par ses Domestiques, à lui même inconnu, il avoit été renfermé tout le jour, & ne pouvoit assez s'étonner d'un événement dont j'aurois pû seul lui apprendre la cause. Nous prîmes ensemble les mesures nécessaires ; je le conduisis à l'endroit, & à l'heure marquée. Tout réussit, comme je l'avois espéré. Nagar descendit avec sa fidéle Esclave, & abandonna avec

un transport de joye que je ne sçaurois exprimer, sa vie & sa fortune à la conduite de son Amant & au courant des eaux.

CHAPITRE XII.

Après.

LE jour ſuivant, peu après le lever du Soleil, je montai à cheval, & me préparois à ſortir de la Ville, lorſqu'en traverſant la place je me vis arrêté par le Pere de Nagar. Illuſtre Gebelſer, s'écria-t-il, qui êtes le plus juſte de tous les Cadis, auquel le premier & le plus puiſſant Sultan du monde a

confié la clef des trésors de la justice, vengez un Pere outragé d'un affront que vous partagez avec lui; cette Nagar qui étoit destinée à être votre Epouse, cette fille que je croyois si digne de ma tendresse, & de la vôtre, a fui ma maison avec un Amant inconnu. Mes Esclaves sont de tous côtés occupés à sa recherche, & j'espere que bien-tôt les coupables seront amenés devant vous. Je fus ravi de l'occasion que le hazard me procuroit de rendre heureux un Amour au-

quel je m'intéressois ; je tâchai vainement d'appaiser ce Pere irrité. Et cependant étant entré au Divan, je donnai audience, & je rendis la justice. Bien-tôt on amena devant moi Nagar, & le jeune Auguskan. Nagar, aussi-tôt qu'elle vit son Pere, se jetta à ses genouils les yeux baignés de larmes, tandis qu'Auguskan avec une contenance fiére & modeste s'étoit avancé près de moi. J'allois l'interroger, lorsque je vis Nagar s'évanouir à l'aspect d'un Cangiar que son

Pere tira pour la frapper. Je me jettai ſur lui avec précipitation, & le lui arrachant des mains, Seigneur, lui dis-je, que voulez-vous faire? oſeriez-vous vous ſouiller d'une telle barbarie? Laiſſez-moi, dit-il, accomplir ma vengeance & la vôtre. Non, non, lui dis-je, la faute qu'elle a commiſe eſt la marque d'une paſſion violente; n'eſt-ce pas un outrage que l'amour que je portois à Nagar me rend plus ſenſible qu'à vous? Daignez, en lui pardonnant, imiter l'effort que

je me fais. Etouffez comme moi votre ressentiment. Le sang doit être encore plus indulgent que l'amour. Et vous, Auguskan, soyez toujours fidéle à votre charmante Epouse : & pour tâcher de vous faire un établissement avantageux, je vous approprie toutes les amendes qui ont été consignées à mon Tribunal depuis que le trésor n'en a pas été ouvert. Je fis en même tems appeller un Bramine, & cette derniere clause ayant contenté le Pere de Nagar, je leur fis délivrer

la ſomme promiſe, & les renvoyai tous ſatisfaits ; pourvû que l'Hiſtoire de la Grotte n'ait pas troublé la ſerenité de leurs jours. En même-tems je montai à cheval, & traverſant la foule du peuple qui me donnoit mille bénédictions, je ſortis de la Ville & m'en éloignai avec précipitation.

Le récit du Prince, & quelques momens de repos qui avoient ſuccédé à ſes occupations avoient employé toute la nuit. Il étoit déja grand jour, lorſque la Sultane ayant entendu grat-

ter à la porte, pria le Prince de l'aller ouvrir, parce qu'une Licorne qu'elle aimoit passionément désiroit d'entrer. Le Prince se crut obligé d'avoir cette complaisance, il prit donc sa robe de chambre, ouvrit la porte, & ne trouva rien dans l'anti-chambre. Mais voyant ouverte une porte vîtrée qui donnoit sur une terrasse, il descendit dans un parterre à l'Angloise, au fond duquel il apperçut un petit bosquet où il vit quelques mouvemens entre les feuilles. Comme il avoit

déja vû chez Atalzaide une Licorne de l'eſpéce dont devoit être celle-ci, & qu'il avoit même conçu en l'entendant nommer, un rayon d'eſpérance dont il n'oſoit ſe faire l'aveu à lui-même, il s'avança vers ce boſquet, & y étant entré, il y apperçut ſon Chameau qui s'étoit mis à genoux, comme pour attendre que quelqu'un le montât. Le Prince auſſi-tôt prit le parti de retourner au château; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en dérangeant la charmille pour paſſer, il ne vit

plus ni la maiſon ni le parterre de broderie. A la place de ce galant édifice, il ne vit qu'une plaine aride, & quelque brouſſailles. D'abord il ſe crut mal éveillé, & ſe frotta long-tems les yeux. Mais enfin n'y voyant plus de remede, il reſta fort long-tems en peine de ce qu'il avoit à faire. Il étoit en robe de chambre de ſatin couleur de roſe & argent avec des pantouffles de même, & c'étoit un habillement peu commode pour voyager ſur un Chameau. Heureuſement

pour le tirer de peine il apperçut à quelques pas de lui un habillement complet, où rien de tout ce qui lui étoit néceſſaire ne manquoit; les bottes mêmes n'y avoient pas été oubliées. Il s'habilla promptement, monta ſur ſon Chameau, & dirigea ſon chemin vers le ſeul grand arbre qu'il apperçut dans toute la plaine. Il lui fallut pluſieurs jours pour y arriver. Il y parvint enfin, & s'étant couché à l'ombre, la chaleur & la fatigue l'eurent bien-tôt endormi. Un peu après le

coucher du Soleil il ſe reveilla, & vit devant lui un ſpectacle aſſés extraordinaire. Cinquante Eſclaves noirs dont pluſieurs étoient à cheval la tête tournée du côté de la queue, les autres étoient montés ſur des ânes blancs que tenoient par la bride d'autres Eſclaves le cimeterre levé. Ils précedoient un âne rouge ſur lequel étoit montée une Dame d'une taille avantageuſe, mais le viſage couvert, & la tête pareillement tournée du côté de la queue. Derriere marchoit un homme à che-

val, le visage couvert aussi; & tenant en main un grand cimeterre la pointe tournée vers l'estomach de la Dame. Derriere suivoit un fourgon plein de provisions de bouche que des Singes cherchoient à escamoter, & comme ils mangeoient des cérises, ils en jetterent en passant les noyaux au visage du Prince. Quand tout ce singulier équipage fut passé, il voulut le suivre des yeux, & pour cet effet, ayant tourné la tête, il apperçut, vis-à-vis de lui, un magnifique Cara-

ven-

venſerail. Il en fut extrêmement étonné, d'autant plus qu'il n'avoit vû aucun bâtiment dans le voiſinage de cet arbre, lorſqu'il y étoit arrivé. Cependant il reſolut d'y entrer, & ſuivit la Cavalcade des ânes. Quand il fut près de la porte, il entendit un bruit de muſique, & ayant demandé à pluſieurs Eſclaves ſuperbement habillés, car ce n'étoit pas un Caravenſerail ordinaire, ce que vouloit dire ce bruit harmonieux; il apprit que l'on alloit commencer l'Opéra, qu'il ſeroit mê-

me beaucoup plus beau qu'un autre, parce que la musique du récitatif avoit été faite avant les paroles. Comme il n'avoit jamais vû d'Opéra, il pria qu'on l'y conduisît, & s'imaginant bien qu'il ne seroit connu de personne, il alla s'établir dans une seconde Loge; mais il ne laissa pas que d'être étonné lorsqu'il découvrit dans le balcon Iragzeb & Gebelser, & que par a fente qui étoit au bas de la toille, il vit passer le visage d'Auguskan. L'attention curieuse avec laquelle il exami-

noit tout, même avant le commencement du Spectacle, attira les regards d'un homme qui étoit dans la même Loge : apparemment, lui dit-il, Monsieur est de Province, & n'a jamais vû ce Spectacle. Vous ne vous trompez pas, lui répondit le Prince, je suis Etranger, & mon étonnement vient de ce que je connois ici quelqu'un. Mais oserois-je vous demander par quel hazard il y a un Opéra dans un Caravenserail, & même comment un Caravenserail se trouve dans

un endroit où il y a très-peu de tems qu'il n'y en avoit point ? Quoi , lui répondit Sorag avec étonnement! c'étoit le nom de l'autre Etranger ; n'êtes-vous donc jamais venu ici, & les noms d'Abulcoucou, & de Gourgandeir vous sont-ils entiérement inconnus ?

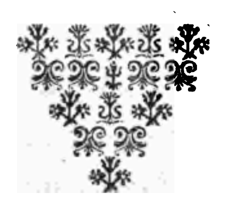
Fin de la premiere Partie.

ATALZAIDE,

OUVRAGE ALLÉGORIQUE.

Parve, nec invideo, sine me, liber ibis in urbem.

SECONDE PARTIE.



M. DCC. XLV.

ATALZAIDE, OUVRAGE ALLÉGORIQUE.

CHAPITRE XIII.

Histoire de Sorag.

EXceſſivement, répondit le Prince, & je ſuis à cet égard comme l'enfant qui vient de naître, & même ſi vous voulez m'en inſtruire... Apprenez donc, lui répondit So-

rag, qu'il y a plusieurs années que ce Caravenserail est l'azile des plaisirs. Je me souviens que j'y ai passé deux fois en différens tems; peu après son arrivée, un Etranger est conduit dans une salle magnifique, où l'on trouve sur une estrade, Abulcoucou, & sa femme Gourgandeir. Un nombre infini de bougies odoriférantes y répandent une odeur délicieuse, & y font un jour aussi brillant que le Soleil. Les pierreries dont Gourgandeir est couverte en reçoivent un

nouvel éclat, on ne voit point ſon viſage, il eſt couvert d'un voile; mais j'ai oui dire qu'elle étoit comparable en beauté à Paraxacti *; peut-être depuis ce tems, cette merveille de beauté aura-t'elle perdu quelques-uns de ſes attraits. Il falloit leur raconter ſans aucun détour les principaux évenemens de ſa vie, & leur avouer le nom & la qualité de l'Objet dont on adoroit les charmes. Un ſouper ma-

* Femme de Wiſtnou, de Brama & de Ruſtem.

gnifique succédoit à ce récit. Gourgandeir se retiroit avant qu'il fût fini. Abulcoueour, pendant long-tems excitoit encore à boire, & lorsque l'on étoit satisfait des plaisirs de la table, il conduisoit lui-même l'Etranger dans une chambre encore plus magnifique que la premiere. Quelle fut un jour ma surprise, en y entrant, lorsque sur un sopha des plus riches étoffes, j'apperçus une jeune fille d'Agra que son Pere avoit refusé de me donner pour Epouse, & que j'aimois

avec l'ardeur la plus vive ! Loin de la trouver rebelle à mes désirs, comme elle avoit accoutumé, j'eus le bonheur de la voir répondre à ma tendresse : je fus heureux ; mais, ô Ciel ! que le tems de mon bonheur fut court, après six heures de ravissement & de transport, elle me demanda l'anneau que je portois au doigt, je le lui donnai, elle frappa aussi-tôt des mains, & un grand nombre d'Esclaves vint m'arracher du trône de la félicité, & m'entraîna malgré moi dans un

autre Appartement. Deux fois j'ai passé ici, deux fois la même Avanture m'y est arrivée. Heureux s'il m'avoit été permis d'y passer ma vie. Mais les sévéres Loix d'Abulcoucou ne me le permettent pas. Il faut, dès que le jour commence à paroître, sortir malgré soi, d'un lieu que l'on ne voudroit jamais quitter. Loin d'être obligé de payer son gîte, la magnificence d'Abulcoucou comble des plus riches présens ceux à qui il a fait éprouver une félicité si parfaite.

Hélas ! que n'eſt-elle auſſi veritable qu'elle eſt délicieuſe ! En ſortant de ces lieux, je volai vers l'Objet de ma tendreſſe, je la trouvai plus inflexible, & ſon Pere plus rigoureux qu'il ne l'avoit jamais été. Je n'ai donc joüi que pendant deux nuits des attraits de la perſonne du monde que j'aye le plus aimée. Hélas ! la mort me l'a ravie, & peut-être en m'ôtant toute eſpérance, elle m'a rendu moins malheureux que je ne l'étois.

Ce récit fit un ſenſible plai-

sir au Prince, il songea en lui-même que c'étoit un sûr moyen d'obtenir Atalzaide, & il se promit bien de ne le pas négliger. Comme il faisoit ces réflexions, tout-à-coup la premiere Loge à main droite s'ouvrit, trois personnes voilées, & couvertes des plus riches pierreries y entrerent, tout le monde se leva en même-tems, & l'ouverture commença. Je préviendrai vos questions, dit Sorag au Prince. C'est la Sultane Zarnerou, sa fille Atalzaide, & la belle Gour-

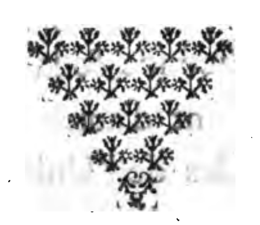
gandeir. Le Prince fut ému à ces paroles, & s'étant fait montrer celle qui devoit être Atalzaide, il fut extrêmement étonné, au lieu de la trouver d'une taille haute & majestueuse, de ne voir qu'une petite personne courte & grosse, & qui même avoit une épaule hazardée. Il s'abîma dans les réflexions, écouta mal l'Opéra, fit fort peu d'attention au Ballet, à peine même regarda-t-il la Pantomime. Je veux croire qu'il perdit beaucoup, mais enfin, il ne s'en occupa pas.

L'Opéra étant fini, il defcendit des premiers, & s'arrangea fur le dégré pour voir paffer les Sultanes. Il les fuivit enfuite dans un magnifique Appartement qui étoit peu éloigné, & où l'on avoit préparé tout ce qui étoit néceffaire pour une fête. Les Sultanes entrerent dans une piéce où perfonne ne les fuivit, & le Prince refta dans l'antichambre avec Sorag, Auguskan, Gebelfer, Iragzeb & plufieurs autres. Et s'étant rangés fur des fophas autour de la chambre, on

leur ſervit du caffé, du ſorbet, des confitures ſéches, & différents fruits qu'ils trouverent délicieux. Les Eſclaves s'étant enſuite retirés, Abulcoucou commença en ces termes. » O ſublimes Sul-
» tans, ſages Viſirs, nobles
» Rajas, illuſtres Voyageurs
» de tous Etats, Pays, Arts
» & Profeſſions : Je vous jure
» que jamais je n'ai vû ici une
» Aſſemblée auſſi belle, auſſi
» nombreuſe, & de gens qui
» fuſſent auſſi inconnus les uns
» aux autres. Mais comme pour
» établir l'Amitié & l'Hoſpi-

» talité, cette connoissance
» est indispensablement né-
» cessaire, préparez-vous à
» vous instruire mutuellement
» de vos Avantures, & à
» reveler les misteres les plus
» cachés de votre cœur ».
Surtout l'évenement qui vous
conduit ici, & ses causes
les plus secrettes. Gardez-
vous, au reste, d'apporter
les moindres déguisemens.
Une lumiere Divine m'ins-
truiroit du peu de vérité de
vos récits, & une punition
légitime vengeroit l'offense
que vous auriez faite au flam-

beau de la ſincerité, & à la confiance de tous ceux qui vous écoutent. J'imiterai moi-même votre exemple, & je vous apprendrai, lorſqu'il en ſera tems, les Loix de ce Caravenſerail, & les raiſons des Coutumes extraordinaires qui s'y obſervent.



CHAPITRE XIV.

Variorum.

» IRag-zeb s'étant alors levé, après une profonde
» inclination, parla en ces
» termes. O vous, respectable Abulcoucou, dont la
» magnificence & la réputation n'ont d'autres bornes
» que celles de l'Univers, je
» vais vous témoigner combien j'ajoute foi à vos paroles,

» roles, en relevant en pré-
» ſence de tous ceux qui m'é-
» coutent la honte de ma
» maiſon. J'adorois l'infidelle
» Nour, & je m'en croyois
» aimé; j'ai été moi-même
» témoin de ſon infidélité,
» j'ai vû dans ſes bras l'Objet
» étranger d'une tendreſſe
» qui n'étoit dûe qu'à moi.
» L'ingrate... & cinquante de
» mes Eſclaves, complices de
» ſon crime, ont eu l'audace
» de me ſoutenir qu'ils n'a-
» voient ouvert qu'à ma voix
» la porte ſacrée de mon re-
» doutable Serail. Je voulois

» les punir. Wiftnou lui-même
» m'a fait entendre fa voix
» terrible, & m'a défendu de
» rien entreprendre fur la vie
» de Nour, & de mes Efcla-
» ves, avant d'avoir vû le
» Parvis facré de votre Palais.
» J'ai obéi, je les ai conduits
» ici; mais chacun fur une
» monture infamante, pour
» commencer leur fupplice.
» C'eft moi qui conduifois
» ces cinquante & un ânes
» que vous avez fait mettre
» à l'écurie; & qui attends a-
» vec impatience le moment
» où il me fera permis de la

» ver dans le ſang des traîtres
» l'outrage qui a été fait à ma
» gloire ». Lorſqu'Irag-zeb
eut ceſſé de parler, Auguskan ſe leva. Je ſuis, dit-il,
le Rajas Auguskan ; ô ſage
Abulcoucouf j'ai entendu parler à mon Pere de la magnificence & des céleſtes plaiſirs que l'on goûtoit dans
votre Caravenſerail. Je ne
croyois pas que ce fût ici que
je duſſe trouver la fin de mes
peines. J'ai eu ordre en ſonge
de m'arrêter dans le premier
Caravenſerail que je trouverois à main droite, & que

j'y ſerois guéri de l'affreuſe jalouſie qui me tourmente. Nagar, dont je ſuis l'Epoux depuis très-peu de tems, ſoutient que quelques jours avant mon mariage, nous avons eu un entretien ſecret dans une Grotte au fond d'une forêt voiſine de la Ville. Là, ſuperieur à moi-même, je lui donnai les preuves les plus tendres de mon amour, & je pris, pour me rendre le maître de ſes appas, des meſures que j'ai depuis véritablement exécutées. Je ſuis également aſſûré &

de la fidélité de Nagar, & du peu de vérité de cette conversation. A qui dois-je attribuer le malheur que je redoute? Est-il sous les Cieux un autre Auguskan que moi? ou Nagar trompée par une legere ressemblance a-t elle pû faire ceder sa délicatesse à la violence de ses désirs. C'est de quoi je dois être éclairci, & je brûle d'impatience de trouver Nagar innocente. Ce que j'apprends de Nagar, dit alors Gebelser, en se levant, me donne, ô jeune Rajas, peu sujet de la regret-

ter. Vous voyez, ô, généreux Abulcoucou ! le Cadi Gebelser à qui cette Nagar étoit promise. Ce jeune Rajas prétend que je la lui ai cedée, & que j'ai ajouté à cette faveur le don d'un trésor immense. Le peuple même séduit par les discours de ce jeune homme, a refusé d'entendre ma justification. Quand j'ai voulu reclamer contre le tort qui m'a été fait, chargé d'ans & d'honneurs, je me suis vû chassé indignement de la Ville, & je viens chercher une consolation à

ce malheur dans ce même Caravenſerail où j'ai éprouvé autrefois des plaiſirs dignes d'être enviés par Wiſtnou lui-même. Sorag qui n'avoit pas conté ſon Hiſtoire toute entiere à l'Opéra ſe leva enſuite. On m'a fait, dit-il, un tort plus conſiderable qu'à tous ceux qui viennent de parler. Mon nom eſt Sorag; j'étois aimé de la jeune Zeoüre, qui m'avoit donné un rendez-vous auprès d'une Fontaine. Je m'y rendis, & croyois avoir les prémices de ſon cœur; un autre m'avoit déja

frayé la route des plaisirs, & quand je voulus m'en plaindre, elle eut le front de m'assurer que j'avois tort, & que je venois moi-même de jouir du bonheur que je regrettois. L'air de vérité & d'ingenuité dont elle accompagne son Récit ne sert qu'à me rendre sa perfidie plus odieuse. Toute ingrate qu'elle est, j'ai encore la lâcheté de l'adorer, & de ne regretter que la perte d'un bien dont on ne peut jouir qu'une fois.



CHA-

CHAPITRE XV.

Croyez-vous.

LA converſation fut alors troublée par une lumiere extraordinaire qui parut aux fenêtres, & qui engagea tout le monde à s'y porter auſſi-tôt: Elle étoit cauſée par un nombre prodigieux de flambeaux qui éclairoient le travail d'une multitude d'Eſclaves occupés à dreſſer

dans la plaine trois magnifiques pavillons. Le Prince qui les reconnut aussi-tôt pour ceux de Rustem, en frémit, & s'imaginant bien qu'ils venoient pour chercher Atalzaide, il sortit avec précipitation de la salle. On y prit peu garde, parce qu'en même-tems Abulcoucou qui les reconnut aussi, mais sans sçavoir qu'ils appartinssent à Rustem, tomba en foiblesse. Comme l'estrade sur laquelle il étoit assis étoit appuyée contre un rideau derriere lequel Gourgandeit, Zarne-

rou, & les autres Dames voyoient tout ce qui se passoit; elles firent un grand cri en voyant Abulcoucou s'évanouir, le rideau s'ouvrit, elles accoururent à lui. On lui fit promptement avaler des gouttes du Général Lamotthe, & de l'eau d'Arquebusade. On alloit même lui donner du Lilium, lorsque tout-à-coup il revint à lui, & après un profond soupir: me seroit-il permis, dit-il, d'espérer de voir enfin terminer mes disgraces! O vous qui depuis tant d'années les par-

tagez avec moi, Sage Gourgandeir, Epouſe auſſi reſpectable, auſſi vertueuſe que Saraſſuadis.* Apprenez-en l'Hiſtoire à tous ceux qui nous écoutent. Engagez-les à nous plaindre. Un tems viendra peut-être qu'ils pourront y apporter quelque remede. Gourgandeir prenant auſſi-tôt la parole, ſans lever ſon voile, non plus que les autres Sultanes qui l'entouroient, commença ainſi ſon diſcours.

* Epouſe de Brama, dont la vertu eſt célébrée chez les Indiens.

HISTOIRE

D'Abulcoucou, & de Gourgandeir.

IL ſeroit inutile de vous raconter mon Hiſtoire, ſans vous apprendre auparavant le véritable nom que je porte. Je ſuis Millanire, fille du Sultan de Viſapour, & Abulcoucou mon Epoux, eſt le Sublime Erga-zeb, ci-devant Sultan de Cochinchine, le plus grand & le plus

honoré des Princes de ſon tems. A ce nom de Sultan, tous ceux qui étoient dans la ſalle ſe proſternerent la face contre terre. Et ayant obtenu de la bénignité du Sultan la grace de lever les yeux juſqu'à lui, ils ſe releverent, & croiſant leurs mains ſur leur eſtomach, ils attendirent dans un profond ſilence le reſte de l'Hiſtoire.

Le glorieux Sultan, pourſuivit Millanire, n'ayant point encore d'enfans, quoique dans un âge aſſés avancé, me demanda en mariage à

mon Pere, & ayant été assez heureuse, pour qu'il honorât de sa tendresse la plus humble de ses esclaves, je me préparai avec reconnoissance à l'honneur qui m'étoit destiné. Je fus conduite vers le Sultan avec la derniere magnificence. Rustem alors n'ayant pas encore conquis ses Etats, je fus reçuë avec toute la pompe imaginable. Comme le respect & l'obéissance étoient les seuls sentimens que la présence d'Ergazeb m'eût inspirés, je ne voulus point, à l'exemple de

toutes les autres perſonnes de mon ſexe, irriter par ma réſiſtance des déſirs que je ne partageois pas. Je cédai donc dès le premier inſtant; mais lors qu'Erga-zeb, à qui j'avois inſpiré l'amour le plus violent, voulut ſatisfaire ſa paſſion, il en fut empêché par un obſtacle inoui, & inſurmontable. Le Trône de l'Amour devint une Comete flamboyante, dont l'ardente chevelure s'oppoſoit à ſon paſſage, de ſorte qu'ayant voulu s'en approcher, il fut obligé de ſe retirer tout gré-

fillé. Cette flamme, à la vérité, n'étoit que pour lui; moi-même je n'en ſentois pas la chaleur, & les vêtemens qui m'approchoient n'en étoient point endommagés. Après avoir réïteré pluſieurs fois ces tentatives inutiles, Erga-zeb prit enfin le parti d'aller conſulter le Sage Ibnenuphar. Il me fut permis de l'accompagner. Nous nous tranſportâmes donc dans le lieu de ſa demeure avec un équipage digne de la Majeſté du Sultan mon Seigneur. Il habitoit une petite

Grotte au bord d'une Fontaine, où plusieurs arbres fort élevés formoient un ombrage agréable. Nous entrâmes dans la Grotte, Ergazeb lui exposa le sujet de sa venue ; je suis, lui répondit le Sage, plus propre que personne à calmer vos inquiétudes, & en même-tems, ayant touché de la main six statues qui étoient autour de la Grotte, & qui lui servoient de domestiques, il leur ordonna de dresser une Tente au bord de la Fontaine, & pendant qu'ils lui obéissoient,

il parla en ces termes au Sultan : Vous désirez que Millanire ait un fils, vous serez satisfait ; mais la colére de Zirzime ne permet pas que vous rendiez à une autre des hommages qui seroient toujours pour elle autant d'outrages nouveaux. Vous voyez, poursuivit-il, la quantité de Collimaçons qui couvrent les parois de ma Caverne ; (Effectivement il y en avoit un nombre prodigieux, & qui formoient toutes sortes de desseins grotesques). Ils égalent le nom-

bre des infidélités qu'il faut que Millanire vous fasse pour avoir un fils. Voici un livre où vous les enregistrerez vous-même journellement; & quand le livre sera plein, Millanire sera Mere. Je suis chargé de vous annoncer le tems de cet événement. Chacun des hommages qu'on rendra à la beauté de Millanire détachera un Collimaçon de la muraille, & j'irai vous avertir quand il n'en restera plus. En même-tems il lui donna un cahier de plusieurs feuilles *in-folio*, grand

papier couvert de maroquin verd, à ſes Armes, avec des fermoirs ornés de Karats. Au même inſtant tous les Collimaçons, comme à l'envie l'un de l'autre, ſortirent leurs cornes. Erga-zeb le vit, & il fut effrayé de leur multitude. Cependant les ordres d'Ibnenuphar étant éxecutés, les ſix figures animées me firent deſçendre par un eſcalier à viſſe dans un Pavillon de Satin jaune, brodé de coquilles de collimaçons d'argent. Les ſix figures étoient habillées de jaune elles-mê-

mes, & coëffées de coquilles pareilles. Lorſque je fus deshabillée, les deux plus hautes s'approcherent de moi, & m'ayant reſpectueuſement ſaluée, elles me revirerent pour me jetter dans l'eau. Elles m'en retirerent de la même maniere, & ayant réïteré ſept fois cette cérémonie, je remontai dans la Grotte par le même dégré. Cependant Erga-zeb ayant achevé d'apprendre d'Ibnenuphar la maniere dont nous devions nous conduire, prit congé de lui après lui avoir fait des

présens de la dernière magnificence. Lorsque Erga-zeb fut de retour au Palais, il songea premierement à éxécuter les ordres d'Ibnenuphar; il fit secrettement bâtir à quelques distances de la Ville le Caravenserail où vous êtes. Il résolut d'y changer de nom, & de m'en faire changer aussi. Il eut soin de le faire remplir d'Esclaves à qui nous fussions totalement inconnus. Nous nous y rendions par un chemin souterrain qui aboutissoit à un Appartement secret du Palais

dont le Sultan ſeul avoit connoiſſance. Abulcoucou, c'eſt le nom que prit le Sultan, pour me diſtraire du chagrin où il me voyoit plongée, y raſſembla tous les plaiſirs qu'il put imaginer. Vous avez été tous les témoins de la façon dont on y eſt reçu. Lorſque les Etrangers arrivoient, je les voyois au travers d'une jalouſie. Je choiſiſſois celui que j'imaginois le plus propre à remplir les intentions du Sultan, & à diminuer le nombre de ceux qui devoient contribuer à me rendre

dre Mere. (Car il étoit permis à chacun pendant le tems marqué, de les multiplier à son gré.) Je sçus d'ailleurs que celui qui devoit avoir la gloire du succès seroit admis à tenter plusieurs fois l'Avanture, & j'ignorois le nombre précis des Collimaçons de la Caverne. Je n'ai point à me plaindre de ma destinée, & soit que la résignation avec laquelle je me soumis à cet Arrêt contribuât à m'en adoucir les rigueurs, (car vous sentez tout ce que ma délicatesse avoit à souffrir

d'une pareille épreuve) soit que ceux qui devoient contribuer à former l'héritier d'Erga-zeb fussent l'élite des Indes ; tous ceux sur qui tomba mon choix méritoient par les qualités de leur esprit, leur beauté, leur jeunesse, & leur force, d'être Peres du plus acommpli de tous les hommes.



CHAPITRE XVI.

C'est toujours Elle qui parle.

LE premier sur qui je jettai les yeux fut un jeune Bramine de dix-huit à vingt ans. Il joignoit au talent de sa profession une élévation d'ame, un courage, & un esprit extraordinaires. Tant de belles qualités faisoient aisément connoître qu'il étoit sorti du visage de Brama.

Rien ne s'opposa à sa satisfaction. Le bain de la Fontaine avoit entraîné tous les obstacles. Il n'avoit jamais aimé, & nous nous fîmes un don mutuel des prémices de notre tendresse. Il n'en remplit pas moins bien les intentions d'Ibnenuphar. Le peu d'expérience en pareille rencontre est souvent un présage des plus grands succès. Il détacha de la voûte de la Caverne dix collimaçons : le jour approchant, je lui demandai sa bague, qui étoit un rubis, & mes Esclaves l'o-

bligerent malgré lui de ſe retirer. Abulcoucou au pied de mon lit enregiſtroit lui-même l'inſtant précis de chaque événement. La patience, le zèle même avec lequel je ſecondois les efforts qu'on faiſoit pour le rendre Pere augmentoient encore ſa tendreſſe ; & ſon eſtime pour moi. Heureuſe de lui faire à chaque inſtant des infidélités ſans pouvoir même être ſoupçonée d'être infidéle. Ce n'eſt pas que mon cœur ait été inſenſible au mérite de tous ceux que j'ai vûs. Le jeune

Bramine, un Bonze, un Talapoin... qui avoient entr'eux quelque ressemblance pour la taille, pour la figure, & pour les qualités de l'ame & du corps ont mérité de moi une bienveillance particuliere, & plus d'assiduité à seconder leurs entreprises. Ce sont eux, qui, dans les six heures prescrites se sont comportés avec le plus de distinction. Tous trois m'ont donné un rubis, & l'un des trois enfin, doit être Pere du malheureux fils que je pleure. Si ma délicatesse a eu à souffrir

du nombre de mes Amans, tous ne peuvent pas également se vanter d'avoir triomphé de moi. Soigneux de conserver une vertu qui m'étoit si pretieuse, Ibnenuphar m'accorda que mon visage, & tout ce qu'il y avoit dans ma personne d'intéressant & de nécessaire au bonheur de chaque Amant, changeroit en même-tems qu'eux. En sorte qu'ayant appris le nom, l'âge & le pays de celle qu'ils aimoient, lors qu'ils venoient à remplir leur destination, je m'offrois à leurs yeux que les

traits de la beauté qui leur étoit chere. Et ſeule d'entre les perſonnes de mon ſexe j'ai répandu pluſieurs fois les larmes qui précédent les premiers plaiſirs de l'Amour. Souvent mes Amans étoient ſurpris de la complaiſance d'un Objet qui leur avoit été peu favorable jusqu'alors. Plus leur bonheur étoit ineſpéré, plus ils en jouiſſoient avec ardeur. Plus grand étoit le nombre des Collimaçons qui ſe détachoient de la voûte. Enfin le tems arriva qu'il n'en reſta plus du tout. Ibne-

nuphar parut un matin dans ma chambre, peu-à-près qu'un jeune Bonze un fut ſorti, & m'eut remis la milliéme bague. O! vertueuſe Millanire, dit-il, c'en eſt aſſez; retournez tranquille dans votre Palais. Erga-zeb ſera ſatisfait, vous aurez un fils; ſongez à l'élever avec ſoin; faites fermer ce Caravenſerail, il n'eſt plus néceſſaire; mais ne le faites pas détruire. Un tems viendra qu'il ſervira de nouveau à la félicité des plus grands Princes des Indes, & à faire paroître votre

vertu dans tout ſon luſtre. Ne ſongez actuellement qu'à jouir d'un repos que vous avez ſi bien mérité. Puiſſe déſormais vôtre vie être auſſi peu agitée que les eaux d'une Fontaine entourée d'un ombrage épais! Il diſparut auſſitôt, & dans le tems marqué j'accouchai d'un fils. Mais, ô Dieux ! quelle a été ma douleur, lorſque ce fils qui m'avoit tant coûté fut ravi au Sultan après la priſe de ſa Capitale, & dans l'inſtant où le cruel Ruſtem le condamnoit à périr. J'ignore quelle a été

depuis sa destinée, & je pense qu'il a péri après la prise de Caecian. Ce Caravenserail fut enlevé en même-tems que le Palais, & transporté au bord du Lac. Je m'y retirois quelquefois avec Ergazeb, nous y reprenions les noms d'Abulcourcou & de Gourgandeir ; mais les plaisirs qu'on y trouve n'ont encore pû me faire oublier mon fils, & les plus doux momens de ma vie sont ceux où je le pleure en liberté.

CHAPITRE XVII.

Commencement de la fin.

Elle achevoit à peine qu'on vit arriver une chaiſe-de-poſte en gondole, avec deux autres chaiſes de ſuite & pluſieurs flambeaux. Il en ſortit une Dame voilée qui par la nobleſſe & la majeſté de ſa taille, s'attira le reſpect de tous ceux qui la virent. Elle entra dans la ſalle, & ſe plaça au fond dans un

Trône d'or, où nulle autre qu'elle n'avoit osé monter. Le ton de sa voix plus doux qu'une flûte Japponnoise, pénétra le cœur d'Abulcoucou, & il commença à répandre des larmes dont la cause ne lui étoit pas bien connuë. Rustem parut alors dans la salle. Ces lieux, dit-il en entrant, ne me sont point étrangers : dans les premiers tems de ma jeunesse, j'y ai passé en trois occasions différentes. Le Sultan de Visapour n'ayant pas reconnu comme il devoit ce que j'a-

vois fait pour lui, dans la guerre qu'il avoit eue à soutenir, je voulus quitter son service pour passer à celui du Roi de Bengale; & ma demande ayant été refusée, je demandai mon congé. N'ayant pû l'obtenir, je quittai l'Armée en secret, & déguisé en Bramine, je traversai tout le Royaume de Visapour. Le Roi de Bengale ne me tint pas longtems, il s'imagina que j'avois inspiré à la Princesse sa fille une passion peu digne d'elle. Il résolut ma mort, &

le glaive du danger étoit déja suspendu sur ma tête. Je prévins ses desseins, je partis déguisé en Bonze, & me rendis dans le Royaume de Colchonde. J'y acquis quelque réputation ; mais bien-tôt rappellé par des ordres supérieurs, je fus obligé de m'en éloigner, & sous l'habit de Talapoin, je retournai dans ma Patrie. J'ai éprouvé ici pour la premiere fois les plaisirs & les peines de l'Amour. Si le miroir de beauté dont les attraits triompherent de mon ame à la premiere vue

daigna presqu'aussitôt payer par le comble de la félicité des désirs qui ne pouvoient s'accroître, le même instant qui fit mon bonheur commença par son peu de durée les inquiétudes de ma vie. Trois fois j'ai vû ici cet Objet plein de charmes, & trois fois j'en ai été séparé. Quelquefois depuis, à la vérité, elle s'est présentée à mes regards, & partageant toujours mes transports, elle en calmoit la violence. Mais un silence rigoureux m'est imposé, & dès que je veux

ouvrir la bouche pour lui peindre mes ſentimens, une force ſupérieure m'arrache d'auprès d'elle. Triſte effet de ma deſtinée! je ſuis peut-être le ſeul pour qui la plus vive & la plus douce maniere de témoigner de l'amour ne ſoit pas aſſez pour le ſatisfaire.

Cornukan entra alors dans la ſalle, & dans le même inſtant reconnoiſſant Ruſtem: O Dieux! s'écria-t-il, c'eſt lui. C'eſt le deſtructeur de l'Empire de Cochinchine. En même-tems, il mit l'é-

pée à la main, & se préparoit à fondre sur lui avec impétuosité; Rustem l'attendoit d'un air intrépide, lorsque tout-à-coup le voile qui couvroit le visage de celle qui étoit assise sur le Trône d'or, étant tombé, Zirzime s'offrit aux yeux d'Abulcoucou & de Rustem. Ils la reconnurent l'un & l'autre, & elle s'écria en même-tems, arrêtez : & toi, Rustem, reconnois dans Abulcoucou ton Pere Erga-zeb, & viens te prosterner à ses pieds. Ces paroles désarmerent Cornu-

kan que son étonnement rendit immobile. Rustem plein de joye & de tendresse, fut se jetter aux pieds de son Pere, qui le releva en l'embrassant. Ils répandirent tous deux de ces délicieuses larmes que l'attendrissement fait couler, témoignages d'une joie vive & pure & dont le rire le plus excessif n'égale point les charmes, & qu'il faut avoir répandues pour en connoître les douceurs. Zirzime en même-tems descendit du Trône, & prenant la main d'Erga-zeb qui se con-

noiſſoit à peine lui-même ; elle l'y conduiſit, le fit aſſeoir, & ſe plaça auprès de lui. O, mon cher Erga-zeb, lui dit-elle, il eſt tems de vous inſtruire, & des raiſons de nôtre ſéparation, & des événemens qui l'ont ſuivi. Ce que vous aviez fait pour moi, en vous faiſant connoître pour le plus grand de tous les hommes ne rempliſſoit point encore l'idée que je m'étois formée de vous. Je ne voulois me rendre qu'à celui qui ſeroit auſſi ſupérieur à toutes les perſonnes de ſon ſexe,

que j'imaginois l'être à toutes celles du mien. C'eſt ce qui me fit regarder comme un outrage, (il en eſt comme vous ſçavez qu'une femme ne pardonne jamais) l'irrégularité dont vous avez été puni peut-être avec trop de rigueur. La tendreſſe que j'avois conçue pour vous l'auroit cependant emporté, ſi la Dive, ma Mere, qui ſous la figure d'un Chat bleu d'Angola ſe tenoit dans un coin de la chambre, & étoit témoin de notre entretien, ne m'eût obligé à me ſéparer

de vous de la maniere que vous avez vû. Et comme toutes les Meres en pareille occaſion prennent toujours le parti de leurs filles, c'eſt elle qui ſans ceſſe m'animant contre vous, m'engagea à cette cruelle guerre dont vous avez été la victime, & elle a voulu que votre fils fût le miniſtre de ma vengeance. Oui, continua-t-elle, Ruſtem eſt votre fils. J'avois trop partagé les tranſports de votre amour, pour n'en pas reſſentir les effets; mais il eſt tems enfin que vos diſ-

graces finissent : montez sur le Trône, & si vous m'aimez encore, reprenez sur moi des droits que vous n'avez jamais perdus. La vive impression que vous aviez faite dans mon cœur y triomphoit souvent du dépit. Peu maîtresse de mes désirs j'allois quelquefois vous trouver pendant votre sommeil, & ce que vous attribuiez à l'illusion d'un songe étoit, sans que vous le sçussiez, une réalité. Erga-zeb étoit si saisi qu'il lui étoit impossible de répondre. Il prit en pleurant

d'amour, & de joye une des mains d'yvoire de Zirzime sur laquelle il imprima mille baisers : & se tournant ensuite vers son fils, il l'embrassa avec beaucoup de tendresse, sans pouvoir proférer une parole. O ! mon Pere, ô ! mon souverain Seigneur, lui dit alors Rustem, depuis qu'en m'ordonnant de chercher Atalzaide, la Sultane ma Mere m'eut révélé le secret de ma naissance, j'ai employé tous mes soins, pour trouver le lieu de vôtre retraite, où je sçavois qu'Atal-

talzaide étoit enfermée. Eh ! comment ce lieu, où tout ce qui m'eſt cher ſe cachoit à mes regards, m'a-t'il été juſqu'à préſent inconnu? Mon fils, lui répondit Erga-zeb, vaillant Ruſtem, qui après avoir été la terreur de mes jours en devenez tout-à-coup l'eſpoir & la colomne de ma puiſſance, puiſſe vôtre vie durer pluſieurs ſiécles ! Lors que touché des malheurs d'un Prince que vous ne connoiſſiez pas, vous perdîtes l'uſage de vos ſens, en prononçant l'arrêt de ma

mort, la même main qui me faisoit boire la coupe empoisonnée du malheur prit soin en même-tems d'en tempérer l'amertume & d'y apporter quelque remede. Un vent impétueux vous enleva dans un nuage avec tous vos soldats, & mon Palais entouré d'un tourbillon de flammes fut en même-tems emporté dans le désert de....

Là s'abaissant tout-à-coup sur la terre, les flammes se transformerent en eaux qui formerent un Lac d'une grande étendue sur lequel

mon Palais devint une isle flottante, que les vents à leur gré poussoient tantôt vers un bord, & tantôt vers l'autre. Cornukan informé par Wisnou du dessein où vous étiez de vous rendre maître d'Atalzaide, & ne connoissant en vous que l'Auteur de nos malheurs, trembloit à chaque instant que vous ne découvrissiez le lieu de notre retraite. Cent fois, d'une terrasse qui donnoit sur le Lac, dans des tems où les vents nous approchoient du rivage, nous vous avons vû,

ſuivi de vôtre Armée, porter partout vos regards inquiéts; & bien que Cornukan n'eût pas pour Atalzaide toute la tendreſſe d'un véritable Pere, il frémiſſoit toujours de l'idée de nous voir unis de ſi près à celui qui avoit allumé le flambeau de nos malheurs.



CHAPITRE XVIII.

Préparatifs.

AU ſeul nom du Ruſtem, Atalzaide avoit été ſaiſie d'une vive frayeur. Il n'eſt pas d'ailleurs de bienſéance qu'une jeune perſonne voye de ſang froid flamboyer des épées ; elle s'étoit donc miſe à fuir en pouſſant des cris perçans, & ſa Gouvernante qui la ſuivoit en boîtant des deux côtés, avoit eu toutes les peines du monde à la rejoindre. Elle étoit dans un

cabinet au bout d'une gallerie, étendue presque sans connoissance sur un sopha de brocard d'argent. On lui coupa son lacet; on lui fit sentir du papier brûlé, & du sel d'Angleterre & on lui jetta de l'eau au visage. Elle ne revint de son évanouissement que quand il eut été d'une longueur convenable à sa qualité, & à la frayeur qu'elle avoit dû avoir. On ignoroit cependant dans l'autre appartement tout ce qui se passoit dans celui-ci, & comme à la reserve de Zirzime,

toutes les Sultanes étoient voilées, Rustem qui n'avoit vû que le portrait d'Atalzaide n'avoit pas pû la reconnoître. Puisque vous m'avez destiné, dit-il à sa Mere, à l'Hymen d'Altazaide, & puisque depuis si long-tems je m'expose, pour l'obtenir, aux voyages les plus difficiles & aux entreprises les plus périlleuses, me ferez-vous encore attendre un bien dont vous m'avez si souvent vanté les douceurs? O! mon fils, lui répondit Zirzime, votre satisfaction sera toujours plus douce à

mon cœur que la vue du chriſtal d'une Fontaine ne l'eſt au Chameau altéré. Retournez à votre camp ; faites apporter ici ces pavillons où vous prîtes naiſſance, & qui ſont accoutumés depuis ſi long-tems à être les témoins du bonheur le plus parfait. Je ſçai que la patience des Amans eſt comme de l'eau dans un crible ; & qu'on ne trouve jamais de plus longs momens que ceux qui précédent l'inſtant de la félicité. Ruſtem frappa reſpectueuſement la terre de ſon front, &

& devant Zirzime & devant Erga-zeb, & partit pour éxécuter sans differer les ordres de la Sultane. Cependant Atalzaide étoit à peine revenue à elle, que l'on v'nt lui annoncer qu'il falloit se préparer à donner la main à Rustem. Elévée depuis longtems à regarder ce Prince avec épouvante, elle frémit de cette proposition. D'ailleurs le cœur plein d'une passion violente pour un Objet qui lui étoit inconnu, à la vérité, mais qui n'en avoit pas moins de charmes;

pouvoit-elle ne pas se livrer au désespoir ! Mais le ton d'autorité que prit Cornukan en lui apprenant cette nouvelle, lui fit comprendre toute l'étendue de ses devoirs. Elle ne répondit que par une profonde inclination. Au même instant ses femmes approcherent sa toillette, & commencerent à lui mettre des papillottes. Sa coëffure ne laissa pas que d'être longue, parce que Zarnerou ordonna qu'on la coëffât en grandes boucles. Lorsque tout fut prêt, on la

conduisit avec beaucoup de pompe vers la salle où se devoit faire la cérémonie. Un voile blanc comme la neige couvroit son visage & déroboit à la vuë des larmes, que Rustem, quand il en seroit le témoin, prendroit sans doute pour les derniers reproches de la pudeur. En même tems on dressoit dans un autre appartement un sopha magnifique de bois de sandale & d'ébéne, que l'on couvroit de riches tapis de la Chine, rélévés en broderie d'or & de perles. On allu-

ma des braziers d'argent pour y brûler toutes ſortes de parfums. On mit dans des flambeaux d'or des bougies parfumées d'Ambre, de Canelle, & de Camphre; enfin l'on n'oublia rien de tout ce qui pouvoit rendre délicieux un lieu qui devoit être le témoin du bonheur de Ruſtem. Atalzaide entra dans la ſalle précédée de cent Eſclaves, parmi leſquelles elle ſe diſtinguoit autant que la tulippe parmi les fleurs d'un parterre. Ses Dames du Palais la ſuivoient, & étoient

même extrêmement parées. Un moment après l'autre porte de la ſalle s'étant ouverte, deux cens Eſclaves vêtus de robe de toille des Indes avec des Turbans de même, un Caffetan couleur d'Ambre, brodé de ſoye incarnat & argent, précédoient les vingt prémiers Généraux de l'Armée de Ruſtem dont les habits étoient éclatans d'or & de pierréries. Chacun d'eux avoit un ſabre de Damas qui lui avoit été donné par le Sultan; la pomme &

le fourreau étoient enrichis des pierreries les plus prétieuſes. Il paroiſſoit enfin lui-même avec un habit d'étoffe d'or, à fond couleur de feu, dont les fleurs naturelles, au lieu d'être éxécutées en ſoye, étoient brodées en pierreries de toutes ſortes de couleurs. Son Turban étoit orné de trois Aigrettes de plumes de Héron, au bas de chacune deſquelles pendoit une perle en forme de poire d'une groſſeur démeſurée. On voyoit briller ſur ſon viſage une ſa-

tisfaction inouie, & il étoit aisé de juger qu'il alloit être le plus heureux de tous les hommes.



CHAPITRE XIX.

Mariages.

MOn fils, lui dirent Erga-zeb & Zirzime, dès qu'ils le virent paroître, approchez-vous. Voici l'heureuse Epouſe qui vous eſt deſtinée ; puiſſiez-vous unis l'un à l'autre, à jamais voir vôtre poſtérité ſe multiplier autant que les feuilles d'un palmier ! En même-tems ſans qu'Atalzaide ôtât ſon voile,

on mit ſa main dans celle de Ruſtem. Ils devoient naturellement être fort preſſés, la nuit même étoit déja aſſez avancée; mais comme il y avoit beaucoup de monde, on jugea à propos de retarder de quelque tems ſes plaiſirs, & comme Atalzaide aimoit beaucoup le Cavagnole, on en fit, en attendant le ſouper, une repriſe à deux cens tableaux. Ruſtem s'y diſtingua beaucoup, il prit tant de tableaux que l'on voulut, afin d'avoir beaucoup de tirages à faire, & de donner

toutes ſes boules à ouvrir à Atalzaide. Il mit ſon plein conſtamment ſur un petit chiffre qui répréſentoit l'Amour, & qui ne vint pas de toute la ſoirée. Il diſoit les plus jolies choſes du monde, lorſqu'il avoit tiré les pleins d'Atalzaide; il étoit déſeſpéré quand les ſiens arrivoient, & il troquoit à tous momens les meilleurs de ſes tableaux, ou ceux qu'elle aimoit le plus contre les plus mauvais qu'elle eût. Si par hazard il lui arrivoit de tirer quelque choſe, il ne comptoit jamais,

& les femmes par conséquent étoient les maitresses de ne le point payer. Avec ces façons là, sans doute, il ne gagna pas; mais il n'en parut que plus aimable. Après le souper qui fut de la derniere magnificence, (rien surtout n'égala l'élégance du fruit), on passa dans un autre Appartement où tout étoit préparé pour le Bal. Atalzaide l'ouvrit avec Rustem, & quelque peu d'envie qu'elle en eût, on l'obligea d'aller se masquer. Elle revint donc en Domino, & quoique bien

reconnoissable par la majesté de sa taille, Rustem eut la politesse de la méconnoître, & de se laisser lutiner tant qu'elle voulut. Enfin le jour approchant, & il n'étoit pas de bonne heure, car c'étoit dans le cœur de l'hyver, & Rustem avoit eu tout le tems de ronger son frein, on jugea à propos de conduire la Mariée dans l'Appartement qui lui avoit été préparé. Ils y furent à peine entrés, que Zirzime & Zarnerou prirent soin d'en fermer les portes. La Licorne d'Atalzaide se

trouva dans le coin de la chambre couchée sur son carreau, &c. pour cette fois ne parut pas, dans l'intention de s'opposer aux entreprises de son Epoux, qui dans sa vive impatience arracha plûtôt qu'il ne détacha de dessus la tête d'Atalzaide le voile ennemi qui lui cachoit tant d'appas. Mais quelle fut sa surprise & son désespoir, lorsqu'il ne revit qu'une vieille édentée ! Tous ses charmes étoient disparus, le beau bras même ne s'y trouvoit plus. Il fut véritablement confon-

du. Non, disoit-il en lui-même, ce ne peut être Atalzaide, on me l'a changée, sans doute, ce n'est point elle. Cependant, disoit-il, un moment après, n'ai-je pas vû cette même personne briller des attraits les plus doux ? Il est vrai que le onziéme de mes travaux n'avoit encore conduit sa beauté que jusqu'au col, le visage entier restoit encore, & c'est tout au plus si les réparations qu'il y avoit à y faire se pouvoient effectuer à deux ou trois reprises ; & si tous les

jours il falloit réïtérer les mêmes efforts, je ne crois pas que moi ni perſonne... Mais que dis-je ! ſi c'eſt Atalzaide, puis - je trop entreprende pour elle, & n'en ſerai-je pas aſſés dédommagé ? Il ſe prépara donc au hazard de tout ce qui en pourroit arriver, à tenter encore une fois l'Avanture, & quoique très offenſé des pleurs de la Vieille Dame, qui certainement ne l'embelliſſoient pas, il ferma les yeux & ſe précipita dans ſes bras.

CHAPITRE XX.

En êtes-vous beaucoup plus avancé.

MAis à peine eut-il commencé d'uſer de ſes droits, qu'il entendit un grand bruit dans la chambre. Une vingtaine de Pagodes qui étoient ſur des encoignures & ſur la cheminée s'écrierent tout d'un coup : O ! jeune Sultan de Tonquin, ô ! fils de Millanire,

ô ! Surab, ſois heureux, ſois poſſeſſeur d'Atalzaide. Il ouvrit en même tems les yeux & Atalzaide auſſi ; mais le plaiſir les leur ferma à l'un & à l'autre. Et lorſqu'après un inſtant d'une mort auſſi douce que la vie, ils recouvrerent l'uſage de leurs ſens, quel bonheur de trouver que l'Objet de leur indifférence & peut-être de leur haine étoit devenu tout-à-coup celui de la tendreſſe la plus vive ! Atalzaide au lieu d'être dans les bras de Ruſtem, ſe trouva dans ceux du jeune

Prince qu'elle aimoit, & qui avoit profité de l'événement qui l'avoit rendu ſemblable à ce Prince pour obtenir la main d'Atalzaide. Ils ſe reconnurent mutuellement pour être ces jeunes Amans à qui une heureuſe nature avoit donné les premieres notions de l'amour. Et Surab en promenant ſes regards de tous côtés, reconnut cet Appartement pour être celui où il avoit vû Atalzaide pour la premiere fois. C'étoit le dernier endroit où ſon cheval l'avoit conduit. Il y étoit

entré ſelon ſa coutume, ſans s'embaraſſer de ce qu'il y devoit faire, & il n'en ſortit le plus amoureux de tous les hommes, que lorſqu'Atalzaide ayant reconnu en lui les traits de Ruſtem, le quitta bruſquement, comme nous avons déja rapporté. Après mille queſtions entre-coupées, Atalzaide à qui ſon Epoux avoit raconté ſes Avantures dans la derniere entrevue, commença le récit des ſiennes en ces termes.

Après l'inſtant fatal de notre ſéparation, j'en perdis

la mémoire aussi-bien que vous, & jusqu'à l'âge de quatorze ans j'ignorai même le nom d'amour. Les imprécations que Cornukan avoit faites contre moi, lorsqu'il avoit été témoin de la trahison involontaire de Zarnerou, eurent alors leur effet; mais bien différent de ce à quoi il s'étoit attendu. Cette figure charmante qui vient enfin de vous être rendue fut alors présentée à mes yeux. Ces traits qui viennent de succéder à ceux de Rustem, je les vis, ou je crus

les voir. Vous dormiez ſous un palmier, je voulus m'approcher ; mais il ne me fut pas permis. Le Lac qui entouroit le Palais où nous étions enfermés s'oppoſoit à mon paſſage, & un coup de vent éloigna l'Iſle flottante ſur laquelle ce Palais étoit bâti, en ſorte qu'il me fut impoſſible de vous voir davantage. Mon cœur étoit déja prévenu de cette paſſion qui le pénétroit d'une ardeur plus vive que celle des rayons du Soleil, lorſqu'un jour mon ame entraî-

née hors de moi se trouva tout-à-coup dans un corps Etranger. Vous m'avez appris que c'étoit celui de cette jeune personne avec qui le Bramine vous enferma dans son Temple. Là livrée sans le sçavoir aux désirs de ce qui m'étoit cher, je me trouvai plongée tout à la fois dans un abîme de douleurs & de voluptés, & obligée de répondre malgré moi à des désirs que je ne partageois pas. En de certains instans, je l'avouerai, vous effaciez vous-même votre

idée de mon ame; mais bientôt elle y revenoit avec la même vivacité. Il ne m'étoit permis que de ſentir; l'uſage de la voix ne m'étoit pas donné pour m'en ſervir comme je l'aurois voulu. De là vient ce ſilence dont vous étiez étonné vous-même. C'eſt ainſi que mon ame a animé tous les corps des Belles perſonnes qui ont reçu de vous des témoignages d'un amour qui m'étoit dû, & je vous en aurois inſtruit dans notre derniere entrevue, ſi la même puiſſance qui a pré-

ſidé aux événemens de notre vie ne m'en avoit ôté la poſſibilité. Je n'animois ces differens corps que dans ces inſtans où une femme ignore la réſiſtance, & où l'Amant le plus haï eſt ſur le point de paroître aimable. Je vous ai vû depuis une fois. Je fus tranſportée dans la perſonne d'une jeune Bergere, je vous vis encore endormi. Vous me parûtes le Berger d'un troupeau de Dogues d'Angleterre qui étoient gardés par un Mouton dont les regards féroces m'intimiderent

derent. Mon ame paſſa toute entiere dans mes yeux pour vous conſiderer. La crainte qu'un événement pareil à celui qui m'étoit déja arrivé ne me ſéparât de vous, m'empêcha de chercher à m'en aprocher. Ce ne fut que malgré moi que je me vis forcé à m'en éloigner; & quand je fus revenue à moi-même, je me trouvai auprès de Ruſtem; & l'Objet qui m'étoit le plus odieux prit la place de celui qui m'étoit le plus cher : ou plûtôt, je vous méconnus vous-même dans votre pro-

pre perſonne. Mais n'eſt-ce pas pour moi une ſource intariſſable de félicités de n'avoir fait qu'en votre faveur toutes les infidélités que je croyois avoir à me reprocher, & le ſentiment ne me dédommage-t'il pas bien de tous les tourmens que ma délicateſſe a eus à ſouffrir.

Surab n'étoit pas trop convaincu de la vérité des tourmens qu'Atalzaide lui diſoit avoir endurés ; & il ſe ſouvenoit qu'il y avoit eu dans leurs différentes entrevues beaucoup de momens

aſſés brillans pour faire avaller cette pillule avec douceur. Cependant, il partagea la joye qu'elle avoit de lui avoir été toujours fidelle, & il eſt à croire qu'il interrompit pluſieurs fois la longueur de ce récit par des choſes plus intéreſſantes que des queſtions. Lorſque les premiers tranſports de ſon amour furent un peu calmés, il commença à réfléchir ſur le diſcours que les Pagodes lui avoient tenu, & ne ſçachant quelle étoit cette Millanire dont on lui avoit parlé, il ſe

préparoit à le demander. L'on doit se souvenir qu'il étoit sorti de la salle, lorsqu'aussi bien qu'Abulcoucou il avoit reconnu les pavillons de Rustem. C'étoient les mêmes où les nôces d'Ergazeb avoient été célébrées, & c'étoient ceux sous lesquels le Prince s'étoit entretenu avec Rustem sous le nom de Togrul. Sa passion pour Atalzaide l'avoit aussi-tôt entraîné dans le Camp de Rustem dans le dessein de le combattre, s'il étoit assés heureux pour le trouver seul.

C'étoit un projet ridicule ; mais il étoit trop jeune pour le sentir, & n'écoutoit que les mouvemens impétueux de son amour & de sa jalousie. Après avoir fait inutilement le tour du camp, car il n'avoit point trouvé Rustem, qui avoit pris un autre chemin, las d'errer sans dessein, il entra dans un des pavillons du Sultan, & de celui-là dans un autre. Voyant plusieurs Esclaves occupés à préparer un habillement magnifique, sans penser presque à ce qu'il disoit, il leur

demanda assés brusquement ce qu'ils faisoient.

O, mon Souverain Seigneur, lui répondit celui auquel il s'étoit adressé, puisse le nombre de vos années égaler celui des Astres ! Fufu cet esclave Chinois que vous avez fait dérater pour en faire en Coureur vient de m'apporter vos sublimes Commandemens. Et je préparois cet habillement pour vos nôces avec Atalzaide. Vos Généraux se rassemblent, & dès que tout sera prêt, l'on transportera le camp

dans l'endroit qui nous a été marqué. Le Prince ne répondit rien; il se laissa conduire au bain, & revêtir des habits de Rustem, & redoublant encore le respect que l'on avoit pour lui par le profond silence qu'il observoit, il suivit l'ordre pompeux de la marche que nous avons décrite ci-dessus. Heureux au moins, si Atalzaide ne restoit pas en son pouvoir, d'arracher à ce fortuné Rival le plus prétieux d'un si riche trésor. Tout cela s'étoit passé, tandis que

Millanire avoit raconté son Histoire, & par conséquent Surab n'en avoit été informé d'aucune maniere. Il alloit donc tâcher de s'en instruire, lorsque tout-à-coup il entendit un grand bruit à la porte, & s'imaginant qu'on lui vouloit faire le plat & ennuyeux cadeau de lui aporter une soupe à l'oignon, il se préparoit à se fâcher d'une plaisanterie aussi Provinciale, quand la porte s'ouvrit. Rustem, qui les yeux enflamés de courroux entra le premier un poignard à la main, le

laissa tomber aussi-tôt en s'écriant : ô Ciel ! c'est lui, c'est mon fils. Il se saisit en même-tems d'un bracelet de rubis qui étoit à côté de Surab ; & il le presenta à Millanire qui le baisa en pleurant de joye. Surab se jetta dessus aussi-tôt avec impétuosité. Que faites vous, leur dit-il ? gardez-vous de toucher à ce gage prétieux de la tendresse des parens que j'ai perdus. Ah ! lui répondit Millanire en l'embrassant avec les plus vifs transports, vous les avez retrouvés. C'est à Rustem

& à moi que vous devez la vie. Oui, mon fils, continua Rustem, mon cher Surab ; quel bonheur pour moi d'apprendre ta naissance & de trouver en même-tems un fils si digne de moi ! car Zirzime ma Mere vient de nous apprendre l'Histoire de ta vie. Atalzaide qui s'étoit fourrée au fond des draps dès qu'elle avoit vû ouvrir la porte, commença alors à montrer le petit bout du nez, & ayant vû Zarnerou & Zirzime elle se laissa voir avec plus d'assurance. Le désordre qui

ſuit l'amour heureux avoit relevé la vivacité de ſon teint, & elle paroiſſoit une fleur encore baignée de la roſée du matin. Mais, dit Surab, comment êtes-vous parvenu à me connoître, & quel deſſein vous amenoit ici un cimeterre à la main ? Mon fils, lui répondit Ruſtem, je volois plein d'impatience à mon camp, pour revenir épouſer cette Atalzaide qui fait le bonheur de tes jours. Je ne trouvai plus mes pavillons dans l'endroit où je les avois laiſſés. Irrité contre

celui qui avoit porté mes ordres, je venois l'en punir, lorsque je vis tout à-coup le Caravenserail illuminé de lampions. J'entrai, tout retentissoit d'une musique délicieuse, & les Artificiers Italiens que j'avois fait venir depuis quelque tems éxecutoient un feu dont les couleurs variées auroient charmé des regards moins préoccupés. Mes propres soldats me méconnurent, mes Esclaves me laisserent à peine passer, & en traversant l'antichambre, je fus bien étonné

de me voir dans un trumeau le visage d'un jeune homme de dix-huit ans. Zirzime cependant avoit donné à Millanire une boëte de la Maubois garnie d'or, qui renfermoit un portrait qu'elle lui avoit dit être celui de son fils, & Millanire le regardoit avec transport, lorsque je parus : elle vint m'embrasser avec une extrême tendresse ; elle me serroit encore entre ses bras, lorsque tout-à-coup je reconnus en elle celui d'une beauté que j'adore de-

puis long-tems, & elle reconnut en moi Ruſtem, & les trois Amans à qui ſon fils devoit ſa naiſſance. Zirzime a fait le reſte. Ergazeb reconcilié avec elle voit avec beaucoup de joie que Millanire qui n'avoit jamais été ſolidement à lui, faſſe le bonheur de ſon fils. Après les premiers tranſports de ma joye, je voulus ſçavoir quel étoit l'impoſteur qui avoit oſé abuſer de mes propres traits, je venois le percer de mille coups; mais la vue des

trois rubis à laquelle je ſçavois que mon fils devoit ſe faire connoître, a fait tomber de ma main le glaive de la fureur, & je benis mille fois l'inſtant qui nous réunit.

La terre trembla alors, un tonnerre affreux ſe fit entendre, Wiſtnou lui-même, quittant la figure de la Licorne ſous laquelle il s'étoit caché juſqu'alors, ſe montra à toute l'Aſſemblée. Il eſt tems, dit-il, que votre inquiétude à tous finiſſe. C'eſt mon pouvoir ſuprême qui a

tout fait. J'avois ordonné que Surab auroit successivement les visages divers, & réuniroit les différentes belles qualités des Amans de Millanire, ou du plus aimable de leurs enfans. Et pour achever sa félicité, j'ai voulu qu'Atalzaïde, dont son Epoux ne devoit point être le premier possesseur, fût à lui dans des tems éloignés de ceux où elle pouvoit lui être infidelle, & qu'il fût lui-même l'Objet de ses infidélités. O vous, que des soupçons

ſoupçons divers ont ici raſſemblés, (car Irag-zeb, Auguskan, & les autres étoient préſens, auſſi-bien que leurs Epouſes ;) ſoyez certains que vous n'avez point à vous plaindre, il ne vous a été fait aucun tort.

Qu'Erga-zeb, Ruſtem, & leurs Sultanes reviennent dans l'état où ils étoient quand ils ont été ſéparés de leurs Amantes ; que le Soleil du bonheur ſe leve ſur votre tête, ajouta-t-il en s'élevant

dans les airs, & que votre félicité ſoit un Océan ſans rivages.

Nec tamen hoc minimum nihil
eſt, ſi candidus ore,
Si matutinâ tu mihi fronte
venis.

FIN.

